Marcel Moratal

Ma lettre à Juliette Binoche

" J'ai enlevé beaucoup de choses de ma vie et Dieu s'est rapproché pour voir ce qu'il se passait..." Christian Bobin

Madame,

Je ne sais pas si ces mots arriveront jusqu'à vous mais il me fallait absolument vous les écrire. J'ai mis beaucoup de temps avant de m'engager dans cette lettre. Je craignais de faire intrusion dans votre vie et de vous apparaître comme un olibrius qui veut se rendre intéressant. Écrire n'a jamais été une affaire facile pour moi. C'est un peu comme aller puiser de l'eau, descendre dans son propre puits et remonter vers la lumière pour séparer l'eau claire de la boue. Cela m'est venu d'un ordre intérieur dont je ne sais pas toujours très bien le pourquoi ni le vers quoi il m'emmène mais ce qui est certain c'est qu'il vient d'un besoin absolu.

Beaucoup de questions ont rapidement titillé mon esprit : quelle forme donner à cette lettre pour exprimer clairement son urgence et sa nécessité ? Pourquoi le choix sur votre personne ? Pourquoi vous ? Est-ce la vie qui nous engage dans nos actes, dans nos choix, ou nous-mêmes qui nous engageons dans la vie ? Y a t-il des passages obligés sur le chemin de notre existence ? Des croisements qui nous paralysent devant le choix à faire et sur la direction à prendre ? Qui est le guide ? Ou alors sommes-nous peut-être notre propre guide. À vrai dire je n'ai pas vraiment de réponse à ces questions. Chaque pas dans ma vie m'apporte son énigme.
L'écriture avec d'autres disciplines artistiques comme la peinture, la sculpture, la musique nous révèlent parfois peu à peu à nous-mêmes à notre grand étonnement. Mais nous ne finissons jamais de descendre dans notre puits. Chaque jour nous découvrons au fur et à mesure une nouvelle poupée russe au fond de notre être.

J'ai toujours été tracassé par la question de l'âme. Est-ce que l'âme est une envoyée de Dieu ? Quand on rend notre âme à qui la rend-on ? À Dieu ? Pourtant on m'a toujours dit que donner c'est donner et que reprendre c'est voler. La morale des hommes en fin de compte.

Je n'ai jamais eu l'âme d'un groupi. Enfant et adolescent je n'accrochais jamais les photos de mes artistes préférés dans ma chambre. Mes passions, mes coups de coeur et mes peines, je les gardais toujours secrètement au fond de moi. Peut-être par pudeur. Il paraît que les animaux se cachent pour mourir, moi je me cachais pour pleurer. En silence. Parce qu'un garçon ça ne devait pas pleurer. Çà c'était bon pour les filles. À cause d'une éducation très patriarcale on ne montrait pas trop ses sentiments. Le mot

amour était un mot silencieux qu'on ne prononçait jamais. Nous ne parlions jamais des filles à la maison. Alors écrire est devenu pour moi un moyen de réveiller les mots silencieux pour leur faire prendre l'air sur les pages de ma vie et pour qu'ils défassent les noeuds que la vie m' avait parfois bien serrés. Fort. Très très fort. Dans le secret des mots, une petite voix intérieure me disait depuis longtemps d'y aller, me disait que je pouvais le faire et même, si je savais l'écouter au plus profond de moi-même, que je devais le faire.

.

Tout est parti d'une émission de radio. Vous parliez de la mélancolie et à un moment donné vous avez récité une prière orthodoxe, Le roi céleste :

« Roi céleste, Consolateur, Esprit de Vérité, Toi qui es partout présent et qui remplis tout, Trésor des Grâces et Donateur de Vie, Viens, et Demeure en nous, Purifie-nous de toute souillure, et Sauve nos âmes, Toi qui es Bonté. »

L'humilité de ce texte, l'appel au divin, m'ont fortement interpellé.
J'ai ressenti à cet instant là un engagement très sensible, très profond de votre part. L'expression de votre voix et l'amour intense qui s'en dégageait m'ont ému au plus profond de mon âme. J'ai toujours été intéressé par tout ce qui touche à la vie de l'esprit que je ne confonds pas obligatoirement avec une quelconque religion.
J'ai démarré cette lettre quelques semaines avant le confinement sanitaire. À vrai dire, cette période n'a pas changé grand-chose à mon quotidien. J'aime la solitude. Enfant, je jouais déjà à l'écart de mes frères et de ma sœur. Avec ma nature solitaire et mon imagination débordante je traversais mes jours et mes nuits à petits pas, les yeux bandés. Je fabriquais des lanternes magiques en carton que j'éclairais avec une lampe de poche et je dessinais des visages étranges sur des bandes de papier transparent que je projetais sur un drap blanc. Créer, bricoler, bidouiller, il fallait absolument que je construise quelque chose. L'imagination de l'homme est un moteur à énergie renouvelable. Ça ne s'arrête jamais. Il ne peut s'empêcher de penser et d'imaginer. C'est le propre de sa condition. Son combustible c'est la vie. Vie. Pour moi le mot le plus fort et le plus mystérieux de tous les mots. Qu'elle soit belle, dure, tragique, insupportable, la vie met toujours du charbon dans sa chaudière car elle doit tenir, avancer coûte que coûte dans sa solitude. Dans sa propre solitude. Je parle de cette solitude qui affûte notre conscience, comme un

bistouri pour séparer l'essentiel du superflu, pour atteindre enfin le coeur des choses. Quelle belle expression : le coeur des choses. Un coeur universel qui battrait donc partout, dans tout, dans cette solitude sans fin qui repousse inlassablement l'horizon de notre quête durant toute notre vie. Comme ce beau titre du roman de l'écrivaine américaine Carson Mc Cullers , *Le coeur est un chasseur solitaire.* Mais dans cette quête pleine de questions, la création de l'univers a toujours susciter dans l'esprit des hommes des pourquoi et des comment à la différence des animaux qui eux ne se demandent rien. Ils se contentent juste d'exister, de subsister, de se battre, pour perpétuer leur espèce. Le fait d'exister ne les encombre pas de questions existentielles. Est-ce notre solitude d'humain qui nous pousse à creuser notre propre mystère ? Est-ce que le savoir nous aide à accepter, à supporter notre finitude? Est-ce que savoir c'est choir? Il faut être bien seul pour penser à ces grandes questions. Se poser la question du pourquoi de notre existence est bien légitime mais vouloir comprendre la grande horlogerie de l'univers, le mystère de la création, le sens même de notre propre existence sur la terre, devrait nous rendre humble et fortifier notre foi en la vie. Si je porte une religion en moi c'est bien celle de la vie. La vie sacrée. A vouloir toujours de plus en plus tout comprendre, tout expliquer, à vouloir desceller certaines pierres de son temple intérieur, l'homme prend le risque de s'effondrer sur lui-même. Plus il fouille dans les affaires de l'univers plus il s'aveugle dans son propre orgueil. De la même façon qu'on n'entre pas dans la salle de bains quand une femme se prépare pour une belle nuit d'amour, on n'entre pas dans l'atelier de Dieu. Ne soyons pas des amants impatients ou des petits apprentis orgueilleux qui regardent par le trou de la serrure en prenant le risque de tout foutre en l'air.

La vie n'est pas un peep show.

Les secrets du désir valent beaucoup mieux que cela.
À vouloir de plus en plus lever le voile sur le mystère de toutes choses, l'homme va finir par perdre sa capacité à jouir , à s'émerveiller devant les cadeaux de la vie. Il finira par déconstruire l'amour et ses mystères. Notre existence est un tour de magie. Ne gâchons rien. Soyons humbles devant ce cadeau divin. Il ne faut surtout pas aller regarder dans les coulisses pour savoir comment ça marche sinon la magie de la vie disparaîtra et sa poésie avec. Si l'homme veut trouver une réponse à sa quête de vérité il faut qu'il se prépare à ce que celle-ci risque de devenir au fil du temps, dépassée,

incomplète, voir caduque et qu'il accepte qu'elle ne remplira jamais le dé percé de la connaissance.
Pour résumer cette réflexion, je citerai une phrase de Gitta Mallasz que j'ai découverte grâce à vous, Juliette, extraite de ses Petits dialogues d'hier et d'aujourd'hui aux éditions Aubier : *L'homme ne peut jamais atteindre le Divin*
car il est UN avec le Divin
car il EST le Divin

Alors voilà, je continue donc à mettre du charbon dans ma chaudière ; j'ai imaginé, grâce à cette lettre, une rencontre avec vous Juliette. Je vous ai invitée à boire un café dans un des petits salons du Train Bleu, la magnifique brasserie parisienne de La Gare de Lyon. J'adore cette gare parce que c'est la mienne quand il m'arrive de monter à Paname. Je viens du sud, du sud-est de la France, de la Drôme pour être plus précis. Je dois ajouter aussi que j'ai toujours beaucoup aimé les gares et les trains. Voilà pourquoi je vous ai invitée à boire un café ici, au Train bleu. L'imaginaire du rail est très riche pour l'écriture. Il a très tôt marqué mon enfance. Quand on me demandait qu'est-ce que je voulais faire plus tard comme métier je m'empressais de répondre, cheminot ! Et puis ce que j'aime aussi avec les gares c'est leur environnement bistrotier, leurs buffets quand ils existent encore, les brasseries et aussi les vrais cafés dignes de ce nom. Je ne parle pas de ces starbucks coffee d'aujourd'hui, ces pseudos bistrots, pseudos cafés, pseudos restos où le rouge de comptoir a disparu depuis longtemps des zincs. Les troquets, les estaminets, les caboulots et autres mastroquets et rades, qu'importe leurs appellations, sont les derniers lieux publics où la parole peut s'exercer librement, sans cadre, sans convention.
Dans notre monde dit moderne où les moyens dits de communication se multiplient tous les jours un peu plus, les cabinets des psys n'ont jamais été aussi fréquentés et l'usage des antidépresseurs aussi répandu. À l'heure où le service vocal sans âme se généralise entre les administrations et les usagers, les débits de boissons demeurent plus que jamais d'indispensables débits de paroles. Si on veut rendre notre existence plus supportable il faut que toutes les classes sociales puissent se côtoyer, se parler et que le rouge de comptoir reste à la portée de toutes les bourses. In vino veritas. Bon, aujourd'hui je suis au Train Bleu, pas vraiment pour les pauvres, mais je me dis qu'il fallait bien marquer le coup. J'ai rendez-vous avec Juliette Binoche quand même. Si prochaine fois il y a je vous inviterai chez Charretier. Un endroit plus populaire que j'aime particulièrement pour son

histoire, sa cuisine de famille simple mais authentique avec un rapport qualité-prix plus que raisonnable et aussi pour son décor qui a servi à beaucoup de tournages cinéma.

Pour le moment je me vois donc assis à vous attendre dans un box sur une banquette en vis-à vis dans le salon Algérien du Train Bleu. Pour que vous me reconnaissiez et comme convenu dans notre conversation imaginaire au téléphone, j'arbore ostensiblement sur la tête un bonnet en grosse laine rouge tricotée à la main, assorti à ma barbe blanche.
Je suis un peu en avance et je sens peu à peu le trac qui commence à monter en moi. Qu'est-ce que je fous là ? Pourquoi ce rendez-vous ? Pourquoi avez-vous acceptez Juliette ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était impossible, que vous aviez un agenda très chargé, un tournage au bout du monde. J'aurais compris. Et au lieu de tout cela vous m'avez dit simplement : « Dans l'immédiat ce n'est pas possible je suis en post-synchro mais pourquoi pas dans une quinzaine de jours ? » Maintenant j'ai envie de foutre le camp. J'ai la gorge sèche et mon sang qui cogne dans mes tempes.
Soudain je sens derrière moi quelqu'un qui tapote doucement sur mon épaule et qui me dit d'une voix douce et rieuse : « C'est bien vous le Père Noël ? » Interloqué, je lance en me retournant : « Comment ça le Père Noël ? » et vous êtes là Juliette, magnifique, debout devant moi. Vous me répondez un peu gênée : « C'est le groom qui m'a indiqué votre place » Je me lève d'un bond, me découvre, vous tends la main et bafouille : « Bon...bonjour Juliette... oui, j'ai dit au groom que j'avais rendez-vous avec vous... mais pour le Père Noël... il exagère quand même... je vous en prie, asseyez-vous. »
Vous êtes coiffée d'un magnifique turban framboise, dans une saharienne et un pantalon flottant, tous les deux framboise aussi mais un peu plus claires et une magnifique musette en cuir avec rabat en bandoulière. Je vous demande : « Un café ? » Vous acquiescez de la tête avec un léger sourire. Je lance au groom : « S'il vous plaît, deux cafés pour le Père Noël ! » et à vous : « J'espère qu'il comprendra. Ce garçon est un peu cavalier tout de même. Vous ne trouvez pas ?
- Il a l'humour observateur… le bonnet rouge, la barbe blanche...
En effet, je ne m'étais pas rendu compte de cette association et de l'effet qu'elle pouvait provoquer dans la tête de ce groom.
Vous souriez, et un magnifique sourire d'enfant éclaire votre visage. Cela me touche et me plaît. Je me dis que vous avez toujours en vous la poupée

de votre enfance, Juliette, et que vous lui tenez encore la main. On ne lâche jamais complètement son enfance.
Je me rends compte que j'ai beaucoup de chance de vivre ce moment, unique, là, avec vous. Je dis : « Merci d'avoir accepter mon invitation. » Vous répondez : « Je suis curieuse de nature. J'aime bien l'imprévu. Je ne réponds pas qu'aux invitations liées à mon métier ?
Les cafés arrivent. Je regarde discrètement si vous prenez le votre avec du sucre et si non, est-ce que vous allez glisser la dosette en papier dans votre musette comme le faisait souvent nos anciens ? Je me dis que même une actrice internationale comme vous peut avoir aussi d'anciennes habitudes. Quand ma mère est partie au ciel je me suis aperçu en rangeant ses affaires que son sac à main était devenu avec le temps une mine de sucre. Elle était diabétique mais à son époque on ne jetait rien. On ne sait jamais ça pouvait toujours servir, le sucre ça se conserve. Alors le jour de son enterrement, au retour du cimetière et parce qu'elle aimait ça, c'était son petit écart autorisé par son médecin, j'ai préparé de la crème caramel maison avec toute sa réserve amassée au fond de son sac.
Finalement vous prenez votre café sans le sucre en laissant la dosette sur la sous-tasse. Et puis je ne sais pas pourquoi, je vous demande : « Je m'excuse pour cette question quelque peu inattendue, aimez-vous la crème caramel à la noix de Tonka ? » Et vous pas du tout étonnée par le côté décalé de ma question vous répondez : « J'en ai jamais mangée à la noix de Tonka mais ça doit être très bon. J'adore la noix de Tonka. Je pense que le mariage avec le caramel doit être intéressant. »

Ça y est la discussion est lancée.

Vous voilà bien assise en face de moi sur la banquette. Je profite de ce café pour imaginer une interview avec vous, Juliette. Mille questions se bousculent dans ma tête. Elles ont tourneboulé dans ma caboche durant tout mon voyage en train. Comment vais-je m'organiser ? Par où commencer ? Quelle question vous poser en premier en n'ayant pas trop l'air cucul, la noix de Tonka c'était limite quand même. Une question profonde… intelligente… une question qui puisse d'emblée vous rassurer que vous avez bien fait d'accepter l'invitation d'un inconnu… une question à la Jacques Chancel : « Et Dieu dans tout ça ? » . Une question universelle qui claque dans les neurones. La solitude.
Oui, c'est ça, c'est pas mal ça, la solitude. Commencer par la solitude. Allez, j'y vais :

Moi : Juliette, nous sommes tous les deux au Train Bleu en train de boire un café et j'ai envie de vous poser une question. Vous qui êtes souvent entourée de monde pour les besoins de votre métier, que pensez-vous de la solitude ?

Vous : La solitude ? Qu'est ce que vous voulez que je vous dise sur elle ? *(Temps)* Ma réponse va peut-être vous étonner. Pour moi la solitude c'est comme...c'est comme une pizza froide, une portion de pizza froide…

Moi : Une portion de pizza froide ?

Vous : Oui, la part de l'autre toute seule dans la boîte.

Moi : La part de l'autre ?

Vous : Oui, l'autre qu'on attend ou qui est parti. *(Temps)* C'est comme dans un pot à cornichons.

Moi : Tiens donc ?

Vous : Quand il n'y a plus de cornichons vous n'avez pas remarqué qu'au fond du pot il y a toujours un petit oignon blanc qui reste tout seul dans le vinaigre ? C'est peut-être çà aussi la solitude ; ce petit oignon tout seul au fond du pot dans du vinaigre blanc. *(Temps)* Elle vous tombe dessus … puis elle repart… elle revient… vous savez… elle prend son temps la solitude. Elle sait y faire. Des fois elle se grille une cigarette et elle nous laisse que ses cendres. L'espace devient alors veuf, veuf de l'autre. Vide. Vous comprenez ? C'est pour ça que certains matins on a du mal à refaire le lit avec les draps encore tout imprégnés de l'odeur de l'autre, et de celle de son tabac froid aussi. *(Temps)* Et vous, la solitude ?

Moi : C'est une compagne exigeante mais nécessaire, On s'engueule souvent. Des fois elle claque la porte mais elle finit toujours par revenir. Nous formons un couple compliqué mais sincère. Je n'ai jamais trompé ma solitude avec des fausses présences. Je ne rentrerai pas dans le discours victimaire qui veut que notre société soit une fabrique de solitudes. Non je crois que la solitude est inhérente à la condition humaine, à notre unicité, elle nous pénètre jusqu'à l'os. C'est notre maison du silence.

Alors

J'ai invité ma solitude à visiter avec moi la maison

Elle m'a dit : on sent qu'elle a vécu beaucoup de saisons

J'ai répondu qu'ici les printemps ont le goût des cerises

Et que ce serait bien si elle se décidait de poser ici sa valise

Alors

Nous sommes entrés tous les deux dans la cuisine

Nous avons mangé le même pain la même tartine

Et avons bu un fond de bouteille qui restait d'hier

Ma solitude et moi nous buvons dans le même verre

Alors

Nous nous sommes regardés dans les yeux

Nous formons un beau couple tous les deux

Pas besoin de facteur pour les lettres d'amour

Nous c'est sûr on s'aimera pour toujours

Vous : Une maison du silence ?

Moi : Oui, nous avons tous notre maison du silence. Une maison souvent fermée depuis très longtemps au fond de notre jardin intérieur. C'est la nôtre et elle ne ressemble à aucune autre. Nous la transportons avec nous tous les jours comme un escargot qui porte sa coquille. J'aime bien le silence des escargots. Leur trace brillante illumine l'instant. Malgré les apparences la coquille d'un escargot ne ressemble à aucune autre. Comme nos empreintes digitales. Comme nos solitudes. Elles sont uniques. C'est ce sentiment, cette prise de conscience de notre unicité qui révèlent notre solitude et souvent la peur qui va avec. Sur cette terre il y a beaucoup de maisons du silence abandonnées depuis très longtemps, aux volets clos, aux portes verrouillées, ignorées ou oubliées par leurs propriétaires. Dans

la mienne tout est ouvert. Tout la traverse. J'écoute son silence. Il fait comme une brisère légère dans les arbres qui me murmure et me questionne. Je lui réponds comme je peux. Elle est en moi. En dedans de moi. Quand je suis assis tout seul à la table de la cuisine de ma maison du silence tout s'accorde sur le ronronnement du frigo. C'est la musique de ma solitude. Nous nous retrouvons tous les trois, ma solitude, mon frigo et moi-même. La trinité du solitaire. Car voyez-vous, Juliette, un frigo ne fait pas uniquement du froid, il fait aussi de la compagnie. Mais discrète la compagnie. Quand on rentre le soir, à des heures indues après une nuit de dérive, il ne vous demande rien, pas d'où vous venez, avec qui vous étiez. C'est pas un flic, une femme ou un mari jaloux. Quand on fait des glaçons on a la discrétion nordique. Pas de scène de ménage à l'italienne. Un frigo c'est émotionnellement stable. La seule chose qui peut éventuellement dire, discrètement, à votre estomac : « Si tu as faim j'ai un peu de charcuterie, des cornichons et un fond de rosé. » Et voilà que je me retrouve à quatre heures du matin devant un pot de rillettes, un verre de Tavel et plein de gratitudes envers mon frigo pour sa bienveillance nocturne. Sans lui ma solitude ne serait que vacuité. Cependant, je ne veux plus que mon espace vital soit saturé comme un frigo surchargé avec plein de dates de péremptions largement dépassées. La vie nous apprend à ranger de temps en temps notre frigo intérieur. À faire le trie dans un bric-à-brac de vieilles histoires du passé mélangées à celles du présent. Je ne veux plus ouvrir mon frigo intérieur surchargé et voir encore une fois toute ma vie s 'écrouler à mes pieds pour finir toute éparpillée sur le sol de ma maison du silence. (Temps) Àprès on passe un temps fou à remettre tout en ordre, trier, pour garder les choses essentielles.

Vous : Une part de pizza froide par exemple.

Moi : Oui. Je crois que la pizza est un plat qui marque bien notre époque. Pratique parce que rapide et la rapidité ça empêche de réfléchir. Je crois que les choses importantes se tiennent toujours dans une grande discrétion, dans un profond silence, dans les arrières-salles de cafés pour buveurs solitaires. L'essentiel n'est ni prétentieux ni arrogant. Il est le regain après la moisson. Il repousse comme les coquelicots après la guerre sur les champs de bataille. Une fois que la mort est passée. Il laisse des signes, des traces, tout le long de notre vie. À nous de les deviner et de les interpréter. Tout comme dans les frigos de nos maisons du silence qui contiennent parfois, depuis trop longtemps, des restes de pizzas froides.

(Temps) L'essentiel ne peut pas se défaire de la solitude, ils sont consubstantiels. Entre le Oui et le Non, ils ont choisi le Non. Le Non catégorique à l'affadissement généralisé de ce monde. Non à l'asservissement volontaire orchestré par le capitalisme mondialisé. Non à la dictature numérique. Non à l'uniformité des cerveaux. Non à la destruction de la beauté. Non à la destruction de la planète. Tu marches avec nous ou tu crèveras tout seul. Le Non c'est le mot de passe pour la solitude mais pas pour la mort. Bien au contraire. Dire Non c'est conserver l'intégrité de son âme, lui donner toute sa brillance, sa vaillance. On est toujours très seul quand on dit Non. Pour moi la solitude est un acte de respect envers soi-même, donc aussi pour autrui, une expérience qui nous apprend à regarder le frigo de notre maison du silence en face, droit dans ses œufs si je puis dire. Les oeufs aussi reviennent souvent dans la nourriture des solitaires vous ne trouvez pas ? Ça change un peu des pizzas froides. *(Rires. Temps)* Je pense à une phrase de Gil Jouanard dans son recueil Mémoire de l'instant aux éditions Verdier *: « Partout, donc, chercher le solitaire, tel est l'ultime recours, le dernier espoir. L'être humain n'est digne de respect que seul au monde. »*
Vous est-il déjà arrivé sur un tournage entourée de monde de vous sentir seule ?

Vous : Oui, quelques fois.

Moi : Je pense au film de Zulawski L'important c'est d'aimer, à cette scène où Romy Schneider tourne un film dans le film, un film porno je crois, à califourchon et en nuisette sur le corps en sang d'un homme. Je vois encore en gros plan son magnifique et bouleversant visage mouillé de l'armes. Au bout d'elle même, vidée, en train de caler sur son personnage, elle dit : « Mais je ne peux pas, et on entend hors champ la voix de la metteuse en scène qui lui gueule dessus, mais si tu peux ! tu as un contrat ! tu es payée pour çà ! Tu fais ce qu'on te demande ! » et, lentement, elle tourne son visage complètement défait vers le photographe de plateau en s'adressant à lui dans un profond sentiment de honte, d'humiliation, comme quelqu'un qui voudrait se rattraper : « Je suis comédienne vous savez, je sais faire des trucs biens. »
Cette phrase résonne souvent dans ma tête. Je vous ai imaginée à la place de Romy Schneider. Je vous ressens comme elle. Une braise prête à repartir au moindre souffle.

Vous : (Temps) Vous savez, ce métier peut tout vous prendre. Il faut faire très attention. Tous les yeux sont braqués sur vous. Le cercle des loups est là. Et vous êtes au centre. Seul. Ils vous dévisagent, vous décortiquent, vous grignotent miette par miette. Parfois jusqu'à … jusqu'à la mort.

Moi : Jusqu'à la mort ?

Vous : Oui. Comme pour Patrick Dewaere. Quel acteur magnifique. Il ne jouait pas, il était. Il brûlait. C'était un silex. Une pierre sensible.

Moi : Une pierre sensible ?

Vous : Oui une pierre sensible d'une une énergie incroyable à l'intérieur. Contrairement à la réputation d'homme violent que le métier et les médias lui avaient faite. J'ai toujours ressenti chez lui une grande douceur mêlée à une grande souffrance et un profond mal de vivre. J'aurais bien aimé tourner avec lui. J'étais élève comédienne à Paris quand j'ai appris sa mort. Vous pouvez vous retrouver très vite à poil dans ce métier. Vide comme une peau de chrysalide.

Moi : Mais la chrysalide donne naissance à un papillon.

Vous : Mais ses ailes sont très fragiles. Elles peuvent brûler très vite dans ce métier.

Moi : Comme celles de Marilyn.

Vous : De Marilyn ?

Moi : Oui. De Norma Jeane Mortenson. Une nuit j'ai fait un drôle de rêve. J'ai rêvé que j'étais avec elle dans un endroit étrange que je ne peux pas situer. Peut-être en France, peut-être aux États-Unis ou ailleurs. Je ne sais pas. On était tous les deux assis chacun au bout du même canapé, elle, avec un verre de whisky à la main. Elle me dit : “Croyez-vous qu'ils m'ont aimée ?”

- Qui ?

- Les yeux des hommes

- Pourquoi parlez vous de leurs yeux ? je lui réponds

Elle après une gorgée de whisky

- Je ne vois qu'eux. Leurs yeux. Mes pensées sont poursuivies par leurs yeux. Est-ce que vous me comprenez ?

- Je comprends.

- Je veux dire est-ce que vous comprenez, **mon moi** ? Toute ma vie j'ai essayé de garder **mon moi** pour moi. Mais leurs yeux étaient plus forts que **mon moi**. Ils ne me lâchaient pas. Est-ce que vous comprenez **mon moi** ?

- J'essaie. Mais comment rentrer dans le **moi** de quelqu'un Marilyn ? (temps) Est-ce que nous arriverons d'abord un jour à toucher le fond de notre propre **moi** avant de toucher ou d'effleurer le **moi** des autres ? Et en supposant qu'on y arrive que trouvera t-on ? Nos vieilles tenues d'apparats, nos vieux masques grimaçants de la comédie humaine ? Verrons-nous seulement alors nos oripeaux dans l'obscurité profonde de nos puits ? D'autre part, en descendant tout le long des strates de nos vies nous prenons le risque de faire apparaître les vieux fossiles de l'enfance qui peuvent bouleverser toute notre géologie mentale. Sommes-nous prêts, Marilyn, à découvrir le dessous de nos propres cartes ? Des fois, accablé par toutes ces questions je me dis que le bonheur c'est peut-être de rester simplement juste à la surface des choses. Faire le nénuphar sans se soucier du mystère des profondeurs. C'est quoi pour vous le bonheur ?

- Ne plus avoir enfin de désir.

- Mais c'est impossible.

Elle étend ses jambes de toute leur longueur, ses pieds effleurent ma cuisse. Puis après une autre gorgée de whisky elle continue.

- Le désir est un échauffement des corps comme le filament d'une ampoule électrique. Mais s' il n'y pas de gaz à l'intérieur pour contenir l'amour il n'y a pas de lumière. Le filament rougit et finit par se rompre très vite. Je crois qu'entre les hommes et les femmes c'est pareil, il manque souvent le gaz d'amour.

-Le gaz d'amour...? C'est une très belle image.

-C'est surtout un gaz très rare où le désir se mélange et se déguise en amour pour tout prendre. Le vrai visage du désir c'est de voler et de détruire. Il faut se laver du désir. Laver son corps de toute la transpiration du désir. Après quand tu vides ta baignoire tout fout le camp, ta crasse avec tes anciens désirs, dit-elle en me tutoyant.

- Et après ?

- Après ça revient. Il faudrait vivre toute sa vie dans sa baignoire.

- Et la beauté ?

- C'est une chose qu'on ne touche pas, qu'on ne doit pas toucher. La beauté devrait nous tenir à distance. Comme pour Mona Lisa. On ne touche pas à Mona Lisa. Il faut être désarmé devant la beauté. Nu. À poil, tu comprends ? Sans armes, juste avec des larmes.

À cet instant une phrase me traverse l'esprit.

- Baudelaire a dit que la mélancolie était la compagne de la beauté et qui ne pouvait concevoir aucune beauté qui ne porte en elle sa tristesse. Vous êtes d'accord ?

- Oui. Pour moi la beauté c'est comme entrer dans une église. On ne touche à rien. On reçoit. On se laisse traverser. C'est tout.

- Comme dans l'amour ?

- Oui. L'amour c'est aussi l'art de la distance. Une distance juste entre les êtres.

-Et c'est quoi une distance juste ?

-Un point dans notre espace mental où tout devient net. Je crois que c'est ça l'amour. C'est apprendre à faire la netteté.

-Au cinéma ça s'appelle faire le point. C'est peut-être ce qui manque souvent dans l'amour. Faire le point. N'est-ce pas ?

- Oui. Il faut savoir mettre la loupe à la bonne distance des êtres et des choses. Les hommes ont toujours été trop collés à moi. Il faut de l'air pour aimer. L'amour remplit l'espace, le désir le réduit et l'anéantit. Dès que les corps se touchent, c'est foutu.

- Aimer serait respecter une certaine distance avec l'autre ?

- C'est ça. Tu sais Marcel, toute ma vie des hommes m'ont couru après. Ils croyaient m'aimer mais au fond ils se désiraient d'abord eux-mêmes à travers moi. J'étais devenue un trophée de chasse pour eux, un faire-valoir.

- Alors c'est quoi aimer Marilyn ?

-C'est peut être juste un jeu.

-Un jeu ?

-Oui, un jeu pour rompre le silence. Pour jouer à tromper le silence avec des mots. On ne désigne pas l'amour avec des mots. Des mots qui expliquent tout, des mots passe-partout, des mots cachettes mais aussi des mots gâchettes qui tuent. Tu vois Marcel, à cet instant précis nous sommes ensemble. Tu me poses des questions et je te réponds. On pourrait dire aussi que c'est un jeu. Un jeu d'enfants...un jeu d'adultes... peu importe. Le jeu est partout devant et derrière la caméra. Avant et après. Tout le temps. J'ai été le jouet des hommes et je le suis encore et que suis-je pour toi ?

-Comment répondre à cette question. Nous sommes amis depuis très longtemps mais nous nous voyons très peu. Et c'est peut être pour ça que nous sommes encore amis.

-Veux-tu faire l'amour avec moi, là, maintenant, tout de suite ?

-Cette question sonne mal dans votre bouche.

-Tu as du mal à m'imaginer avec de tels mots dans ma bouche ?

- Vous les avez prononcés comme une enfant qui veut jouer à l'adulte. Trop légèrement.

-Tu veux dire, innocemment.

-Oui, c'est ça, innocemment. C'est le mot. Le mot juste. Vous savez combien les mots sont importants pour moi.

-Oui, je sais . J'ai vécu aussi avec un écrivain. Arthur(1) était un homme tendre. Il n'aimait pas le pouvoir. Le pouvoir ne va pas avec l'Amour. Il disait *« Ce n'est pas en courant derrière l'âme d'un enfant que vous la capturerez. Il suffit de rester immobile pour qu'elle vienne d'elle-même, par amour »* Es-tu d'accord avec cela ?

-Oui. C'est ce que j'ai fait. Je me suis toujours tenu loin des femmes que j'ai aimées avec le risque qu'elles me quittent définitivement. Et cela arrivait. Elles finissaient toujours par croire que je ne les aimais plus alors que c'était exactement le contraire. Je ne voulais pas exercer mon pouvoir d'amour. Aimer c'est voler un peu de l'autre. C'est un rapt.

-Et le corps ?

-Il fait partie de ce rapt. Je préfère mille fois un amour platonique à un amour mal consommé, souillé. Les images que les autres ont fait de vous me dégoûtent. Elles ont eu raison de votre âme figée dans le triacétate de cellulose.

-Le triacétate de cellulose ?

-Oui. La pellicule de l'époque. Votre chair, votre visage, vos bras, votre poitrine, vos hanches, vos jambes, votre sexe, tout votre corps a été immortalisé dans le triacétate de cellulose. Vous n'aviez plus rien à dire ni à penser. Votre sort a été scellé à jamais dans le triacétate de cellulose. Ça fait plus de soixante-dix ans, vingt quatre fois par seconde, que vous avez baigné dans le triacétate de cellulose. Mais aujourd'hui le triacétate de cellulose c'est fini. Avec le numérique on peut tout se payer : une tranche de Marilyn pour pas cher avec un cornet de pop-corn par exemple. Vous ne vous possédiez plus Marilyn. À l'époque on vous a multipliée au-delà de vous même des millions et des millions de fois Marilyn. Andy Warhol le pape du pop-art vous a canonisée deux ans après votre départ au MOMA de New-York, le sanctuaire de l'art moderne. Pendant ce temps les

rotatives de la presse people tournaient à plein régime . Il fallait de la Marilyn pour tout le monde. Une Marilyn clonée à l'infini voilà ce qu'il fallait. À chacun sa petite Marilyn. Comme Mona Lisa au Louvre sérigraphiée sur tous les tee-shirts et autre bibelots pour touristes. Aujourd'hui le monde continue à tourner dans sa fureur dévoratrice en dégueulant indéfiniment des images vulgaires et des histoires de concierges. La religion médiatique est toujours en route avec ses fidèles aux regards lubriques qui fouillent partout dans tous les recoins, jusque dans les chiottes. Comment avez-vous fait pour tenir Marilyn ?

- Grâce au silence des salles de bains.

- Le silence des salles de bains ?

-J'ai beaucoup fréquenté les salles de bains dans les hôtels. J'aime beaucoup leurs murs recouverts de carrelages blancs. Ils me reposent. Il n'y a que là où je me retrouve. Une fois allongée dans ma baignoire, je ferme les yeux et je me sens bien, la tête vide, prête pour les accueillir. Et au bout de quelques minutes, je les entends, elles arrivent doucement, petit à petit.

- Qui ?

- Les mouettes.

- Les mouettes ?

- Oui. Après un long silence, je les entends venir. Elles sortent doucement des carreaux une par une en poussant des petits cris tout en tournoyant autour de la baignoire. Elles me frôlent de leurs becs et me chuchotent des choses aux oreilles.

- Quelles choses ?

- Des chants célestes.

- Et que disent ces chants ?

- Ce sont des invitations, des chants d'accompagnements, de départs, de séparations. Des chants de préparation.

- De préparation ?

- Les mouettes sont des anges descendus sur terre. Elles sont les taxis du ciel. Elles viennent nous chercher quand on les appelle. Mais quand elles arrivent je les renvoie en leur disant que je suis désolée, que je ne suis pas encore prête. Elles ne se fâchent pas, elles me comprennent et me répondent que ce n'est pas grave, qu'elles ont toute l'éternité pour revenir. Et un soir d'été , le 4 août 1962, elles sont revenues pour la dernière fois et je suis montée là-haut dans leur taxi céleste.

Voilà Juliette.
Vos coudes appuyés sur la table, vous sirotez lentement le café que vous tenez entre vos mains jointes à la hauteur de votre beau visage. Vous êtes pensive. Après quelques secondes de silence vous dites : « Le frigo intérieur de Marilyn était sûrement très chargé . » J'acquiesce de la tête en regardant par la grande baie vitrée. Dehors le ciel est gris comme un zinc de comptoir.

Je n'ai pas envie que ce café arrive à sa fin pour être encore un peu avec vous. J'ai presque envie d'en commander un deuxième. Mais je me tais.
Nous sommes dans ce moment silencieux, suspendu, qui arrive presque toujours quand une femme et un homme se rencontrent pour la première fois, ce fameux temps communément appelé, temps mort. J'ai horreur de cette expression. Comment ce temps que nous vivons ensemble en ce moment peut-il être considéré comme mort alors que je le sens plein de vibrations ? Suspendu, oui, mais pas mort. Une parenthèse dans l'agitation de ce monde. Nous nous regardons en silence, Juliette, et je suis absolument sûr que ce moment n'est pas un temps mort .

Le silence n'est pas rien
Juste la trace sur le chemin
Le silence n'est pas le vide
Juste la foi dans le guide
Le silence n'est pas l'indifférence
Juste la preuve par la confiance

Le silence c'est la diète du bavardage

Mort parce que silencieux ? Quelle sottise. Aujourd'hui le silence est banni dans les relations humaines. Il faut le remplir de formules creuses, vaseuses, convenues, à la mode... notre société moderne nous a volé le silence. Pour elle, il est une erreur, un échec parce que considéré comme non productif. Ce monde technologique, médiatique, qui remplit tout l'espace-temps en bourrant nos cerveaux de faux besoins, de faux espoirs, de fausses vérités, de fausses beautés, nous a désappris la pause.

L'idée de vide fait peur à nos contemporains et se trouve à contre courant de notre société de surconsommation. Il faut dire aussi que cultiver le vide est un art difficile et solitaire. C'est le nid de la pensée, du rêve, de l'imaginaire. Toute cette immatérialité de l'esprit n'a pas de ticket de caisse ni de code barre. Ma solitude est invisible au scanner. Je dégueule Amazone et consorts. Ma boîte crânienne est un Caddie qui déborde de révoltes, de beauté, d'amour et de poésie. La poésie c'est ma tête de gondole. Les doigts sur la couture du pantalon ce n'est pas son style. D'ailleurs, elle n'a pas de pantalon ni de robe la poésie. Elle gueule toute nue à la fenêtre de nos maisons du silence des : *“ je t'aime !”* au désert. Elle lave nos vieux rêves, les étend à nos fenêtres, à nos balcons sur nos cordes à méninges. Au lavoir l'imagination ! Les vraies révolutions sont celles du dedans, dans nos lavomatics intérieurs. Elle fouille dans les tiroirs de nos âmes pour nous poser des questions essentielles. Sur la liberté par exemple :

Même avec la porte ouverte
L'oiseau continue à tourner en rond dans sa cage
La liberté vaste comme le ciel
Attend l'envol du timide passereau
De l'air de l'air de l'air
Ai-je besoin de tout cet air pour voler ?
Dit l'oiseau
Et le ciel lui répond
Une porte ouverte ne fait pas la liberté
Quand les barrières disparaissent
La peur se redresse
Sommes-nous prêts pour la liberté ?

La poésie n'habite plus à l'adresse indiquée

Elle a levé l'ancre
Pour aller boire un verre
Au bar de L'Univers
En plein milieu du désert

La poésie est un médicament, c'est la pharmacie de l'âme. Ou alors une boite à bijoux ou de chocolats. Lesquels choisir aujourd'hui ?

La poésie a un goût de pierre à fusil
Dans son silex têtu l'étincelle attend

Il parait que nous avons tous un ange. C'est une question qui ne cesse de tourner dans ma tête. Est-il un messager, un ambassadeur de Dieu ? Je crois que Dieu est un questionnaire sans fin. Le quiz du solitaire. Je crois qu'il est encore plus solitaire que moi. C'est mon colocataire dans ma maison du silence. Quelque chose me dit qu'il doit squatter aussi de temps en temps mon frigo car parfois je trouve que le niveau de ma bouteille de Tavel baisse anormalement. Et si Dieu picolait ?

Comme vous devez vous en douter, Juliette, je n'ai pas été élevé dans une grande ferveur religieuse. J'ai fait un catéchisme que je qualifierais , de buissonnier, ma confirmation, ma communion privée puis solennelle , comme presque tout le monde. Mes parents m'y ont poussé sans trop de conviction comme presque tout le monde. Ils n'étaient pas très pratiquants. Les églises, c'était juste pour les mariages et les enterrements, comme presque tout le monde. Avec le temps la conscience religieuse de la famille et tous ses protocoles se sont réduits petit à petit comme une peau de chagrin, allant même jusqu'à la suppression du signe de croix que mon faisait avec son canif sur le dos du pain avant de le couper.

Je crois à la vie spirituelle, Juliette, mais pas à la vie religieuse. J'aime le silence des églises pour m'y recueillir. Les églises comme tous les autres édifices religieux sont des maisons du silence mais extérieures à nous mêmes. J'aime l'architecture, l'art religieux, quand je sens la main de l'homme portée par un véritable amour pour l'homme, donc pour Dieu. Le problème avec l'amour dans la religion c'est qu'il finit toujours par déployer peu à peu sa cape de la soumission et la soumission c'est le contraire de l'amour. Mon église personnelle, ma nef centrale, ce son ma

cage thoracique, mon coeur, mes poumons et mon souffle de vie. J'aime l'air frais, la beauté, la poésie, l'amour et je préfère le Côte du Rhône au vin de messe.

Lors du premier confinement je vous ai imaginée, Juliette, dans votre atelier de peinture. J'ai toujours en mémoire cette photo de vous à plat-ventre sur une chaise à roulettes en train de peindre une grande toile au sol, C'était pour l'expo de Tours je crois avec votre ami Christian Fenouillat.
En vous voyant ainsi perchée, pinceaux à la main, mon esprit a été aussitôt traversé par des photos d'enfances, par la jubilation de l'enfance et de toute sa jouissance, où tout est possible. L'enfant dans sa force créatrice ne connaît pas l'auto-censure. J'ai de vous, à l'esprit, l'image d'une petite fille espiègle avec les mains pleines de gouache ou d'acrylique qui éclate de rire devant sa peinture, qui me la tend et qui me dit : "Tiens, regarde, c'est pour toi."
Parce que vous êtes comme ça, Juliette, à la ville comme à l'écran sur scène ou peignant une toile, vous êtes généreuse, écorchée, hypersensible. Votre filmographie, vos choix dans votre métier le prouvent. J'ai été bouleversé par cette scène dans les Amants du Pont Neuf où vous retrouvez Alex au bout de deux ans dans un parloir de prison. Votre oeil borgne a retrouvé la lumière et vos larmes ont fait couler les miennes, Juliette. Je sais que ce tournage a été particulièrement dur pour vous. Vous traversiez à ce moment là une période très compliquée dans votre vie privée et je n'ai pas pu m'empêcher de faire le rapprochement avec cette scène. Quand l'expression dramatique au sommet de son art vous amène au bord du vrai, jusqu'à l'os, on a envie de se lever doucement et de s'effacer sur la pointe des pieds de peur que notre présence à cet instant là soit une intrusion dans ce travail intérieur si intime des acteurs. Mais on reste dans notre fauteuil. Il y a aussi cette scène finale dans Un beau soleil intérieur où Gérard Depardieu vous dit calmement de rester « open » quoiqu'il arrive. Et vous, vous reprenez comme pour acquiescer avec un air désemparé, un peu perdue, moitié interrogative, « open » . Là, j'ai eu envie de traverser l'écran et de poser sur votre épaule une main amie.

Vous brûlez Juliette. Comme la poétesse russe, Marina Tsvetaeva, vous vivez dans le feu. J'ai beaucoup pensé à vous en lisant ses confessions. Toute sa vie a été un bûcher intérieur, son âme, un bâton d'encens. Je vous sens russe, Juliette.

J'ai noté aussi que l'eau est souvent présente dans vos films. Vous y êtes souvent dedans à nager dans la mer, dans une piscine, une rivière, au fond d'une baignoire, sous la douche. À quand la femme-grenouille ? Au fond, rien de plus normal quand on est du signe du Poisson, n'est-ce pas ? Moi je suis Taureau et je nage comme une enclume.

Je crois que le théâtre est l'art de la recherche et du dépouillement. C'est un art boiteux, comme un chien à trois pattes qui cherche toujours dans la douleur de l'absence, sa patte manquante. L'actrice Dominique Valadié dit que : *“ Jouer , c'est devenu une béquille...” (3)*
Quant au cinéma, je peux dire qu'il a été mon émancipateur. Le guide de ma vie. Pour lui j'ai quitté ma province à vingt quatre ans pour suivre des études de cinéma dans une école privée à Paris : Le Conservatoire Libre du Cinéma Français devenu plus tard le Conservatoire Indépendant du Cinéma Français. J'ai beaucoup aimé son équipe pédagogique. À sa tête un professeur magnifique, Jean Serres, aujourd'hui disparu et frère du comédien Jacques Serres qui venait de tourner, le pays bleu, un film magnifique de Jean-Charles Tacchella avec Brigitte Fossey. C'était un homme, magnétique, habité par sa passion, très investi dans son enseignement et son amour du cinéma.
Cette école a permis à beaucoup de jeunes gens de l'époque qui ne pouvaient pas se présenter au concours de l'IDHEC devenu aujourd'hui La Fémis, pour des raisons de diplômes mais aussi financières, de poursuivre malgré tout des études cinématographiques. Certains élèves, dont je faisais partie, étaient obligés de travailler dans la journée et suivre les cours le soir. Les samedis nous étions en tournage. J'étais dans la section, assistant à la réalisation, et chacun d'entre-nous devait réaliser son court métrage. J'ai tourné le mien en intérieur dans le studio de l'école. Il a pour titre : Carton rêve. C'est l'histoire d'un homme qui se laisse enfermer le soir dans un grand magasin de prêt à porter féminin. Une fois seul, il entame une conversation imaginaire au milieu des mannequins en carton avec une coupe de champagne à la main comme dans une réception mondaine qui durera jusqu'à l'aube, juste avant la réouverture du magasin. L'expérience de ce tournage a été très excitante pour moi et m'a permis de vivre concrètement la difficulté de retranscrire le plus fidèlement les images et le langage de notre imaginaire sur la pellicule. De réduire le plus possible l'écart entre mon exigence de réalisateur et les retours que pouvait m'offrir le travail de l'acteur et les possibilités de la technique. Á propos des acteurs j'ai toujours voulu comprendre leur cheminement mental, leur instinct, qui

les amènent dans les arcanes profondes de l'interprétation et comment arrive le déclic dans leur tête. La comédienne Anouk Grinberg vient d'écrire un livre trés intéressant sur le sujet. Elle dit : *“ L'ennemi pour un acteur, c'est le faux, et pourtant il nage dedans, et il en fait son allié pour être de plus en plus vrai humainement et artistiquement. Il y a dans cette pratique quelque chose de si paradoxal : on joue à ne plus jouer, on joue pour laver la vie de son théâtre permanent.” (4)* Et je me permets de rajouter pour faire un clin d'oeil à un sketch de Coluche, que les acteurs veulent toujours laver plus blanc que blanc.
J'ai toujours pensé que connaître leur travail et leurs difficultés de l'intérieur serait pour moi un bon moyen pour les comprendre et les diriger plus tard. Pour compléter ma formation j'ai intégré un cours d'art dramatique dirigé par Ada Lonati, une comédienne italienne qui avait fait une carrière au théâtre, au cinéma et qui était la maman de Jean-Marc Roberts l'écrivain-éditeur. C'était une petite femme d'un mètre soixante très énergique, volubile, excentrique, colérique, mais aussi très généreuse, qui possédait une culture théâtrale impressionnante. Elle m'a tout de suite eu à la bonne. Dès qu'elle m'a vu elle s'est exclamée : “ Voilà enfin mon Raskolnikov !” J'avais vingt-six ans et je faisais très étudiant russe. J'ai donc travaillé crime et châtiment et plus particulièrement la scène où Raskolnikov avoue son crime à Sonia.
Ada, tout le monde l'appelait Ada sauf son fils. Avec lui c'était Peggy. Et moi, pour elle, j'étais Momo. Elle se rendait à son cours toujours à pied avec son chien roux, Nicolas, qui tenait plus du renard que du chien. Une espèce de petit loulou échappé d'une bande dessinée, devenu avec le temps la mascotte du cours, adorée par tous les élèves. Ada et Nicolas, deux compagnons de route drôles et touchants.
J'ai toujours l'original de mon court-métrage en noir et blanc 16 mm double bandes à la maison. Je ne l'ai jamais projeté chez moi faute de matériel adéquat mais ça me rassure de le savoir près de moi. Sûrement à cause de cette peur enfantine de la séparation, de l'effacement, de la perte, que j'ai toujours gardée en moi.

Le cinéma a toujours été pour moi une fabrique d'histoires, une machine à rêves, une machine à chambouler le temps, à convoquer les souvenirs, à bricoler avec du faux pour faire du vrai, à nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Mais des lanternes magiques.
De premier kaléidoscope jusqu'au projecteur numérique, du cinéma muet au cinéma parlant en Dolby stéréo, l'homme a toujours fait appel à son

génie créatif pour écrire son histoire. Je crois que ce qui différencie indéniablement l'homme de l'animal c'est son imagination. Inventer, créer, interroger. Je pense au premier film de science-fiction dans l'histoire du cinéma : Le voyage dans la lune, de Georges Méliès qui plante son obus spatial dans l'oeil droit de la lune. On était en 1902. C'était extraordinaire pour l'époque. Mais n'oublions pas que Méliès était aussi un prestidigitateur qui a découvert le potentiel magique et poétique du cinéma. Ensuite Charlie Chaplin a éclairé avec beaucoup d'humour, de finesse, de poésie, de tendresse les différentes facettes de l'âme humaine. Et puis il n'y a que le cinéma pour mettre ses habits d'hiver en plein été pour déménager le Pont-Neuf de Paris en Camargue avec ses deux amants; si vous voyez ce que je veux dire. Toute la poésie du septième art est là. Même si des fois elle coûte très chère en investissements humains et financiers.

Maintenant le grain d'argent de la pellicule d'hier a cédé sa place au pixel du numérique d'aujourd'hui. Mais qu'importe l'évolution technologique, l'homme a toujours continué de rêver. Pourquoi les hommes préhistoriques dessinaient des bisons, des aurochs sur les parois des cavernes ? Luttaient-ils contre l'oubli ? Le développement de leur cerveau était-il déjà à la charnière de l'animalité et de l'humanité ? Etaient-ils, sans le savoir, en dessinant dans la pénombre des cavernes leurs premières fresques sur des écrans de pierre, en train de créer les prémices des futures salles obscures actuelles ? L'art pariétal venait de naître et avec lui bien plus tard d'autres naissances préembryonnaires : celle du dessin “animé”, celle du zootrope, de la lanterne magique, du kinétoscope, et bien d'autres inventions jusqu'au cinéma d'aujourd'hui. Je crois que l'homme ne s'est jamais suffit à lui-même. Il a toujours voulu être plus grand que lui-même. Il a toujours rêvé de faire tourner le planète au creux de sa main comme une toupie. Pour le meilleur ou pour le pire ?

“Toupie or not toupie ?.” là est peut-être la question.

J'ai attendu avec impatience que mes parents me donnent la permission d'aller tout seul au cinéma. J'avais douze treize ans. Mes premiers films en solitaire étaient des films policiers, d'agents secrets, sans grands intérêts mais je me sentais bien. Enfin seul, bien qu'entouré de spectateurs, plongé dans la même obscurité entre un grand écran et un projecteur . Au centre de cette magie ma vie devenait tout à coup plus grande pour rêver. Ma tête

était une cocotte-minute sous pression . J'ai soudain compris que ma vraie vie était ailleurs. Ailleurs est toujours plus vrai qu'ici, que là, quand on est adolescent. Je voulais devenir... devenir... devenir... mais quoi, mais qui ? Je ne savais pas exactement. Mais je voulais devenir. Autre chose. Un autre moi. Et pour devenir j'ai compris qu'il fallait créer. Oser. Oser se frotter à ses rêves pour arriver enfin à éjaculer sa vraie vie . Je crois que le plus beau cadeau que l'on peut faire aux autres et à nous-mêmes, c'est d'être soi ou, tout au moins, essayer de l'être. Cela comprend beaucoup de risques. Notre sincérité, notre vérité peuvent être mal comprises, mal interprétées. Quand je suis sincère, j'ai parfois peur de me retrouver comme un accusé à la barre d'un tribunal. En fait, être vrai peut demander beaucoup de courage et paraitre aussi comme un acte d'exhibitionnisme pour des âmes obscures.
Un peu plus tard, à l'âge où les copains commençaient à s'intéresser aux filles moi je fréquentais la salle de cinéma d'Art et d'Essai de Valence. C'est là que j'ai vu les premiers films de Werner Herzog , *Aguire ou la colère de Dieu, Coeur de Verre, Fitzcarraldo,* les courts-métrages de Roman Polanski réalisés à l'école de Lodz, *Deux hommes et une armoire, les anges qui tombent* et son premier long métrage, *Le couteau dans l'eau* puis *Cul de sac, Répulsion...* Les films de Wim Wenders, *Alice dans les villes, L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty.*

Le cinéma a été pour moi mon université populaire. Il m'a aidé à supporter la grisaille de mes dimanches après-midi interminables

Maintenant je sais que rêver et créer sont les mots de passe pour déverrouiller les portes de nos caves les plus profondes.

Je ne comprends pas les gens qui, à peine sortis d'un cinéma commencent à parler du film :
« alors tu as aimé ?
- Ouais c'est pas mal.
- La fin est un peu bizarre. Tu trouves pas ?
- Ouais, je ne pensais pas que ça allait finir comme ça.
- C'est souvent comme ça dans les films français.
- J'ai bien aimé Guillaume Canet en paysan. Qu'est-ce qu'il joue bien. On y croit vraiment.
- Tu sais que dans la vie il est avec Marion Cotillard ?
- Non. Elle aussi je l'aime bien.

- C'est elle qui a fait Piaf ?
- Ouais c'est elle
- On va boire un coup ?
- Ouais si tu veux. »

C'est insupportable

Pour moi, l'Art est le contraire de la distraction. Se distraire de quoi ? De soi-même ? De nous-même ? Je fuis tout ce qui prend l'apparence de l'Art et qui n'est autre qu'une tentative de crétinisation des âmes et comme l'écrit la philosophe Annie Le Brun : *« Une colonisation de nos paysages intérieurs ».(5)* Après un film il me faut du temps pour rentrer dans ma maison du silence. Ce fameux temps soi-disant mort. Surtout si j'ai été ému. J'aime bien être ému, brassé. Sinon j'ai l'impression d'avoir feuilleté le catalogue de La Redoute. Il me faut des histoires qui touillent des émotions fortes . Ensuite pour que tout s'apaise en moi, je marche un long moment dans la ville avant de rentrer dans un bar et de m'installer dans l'arrière salle devant une bière . Émotionnellement apaisé, je me refais le film. Il m'arrive aussi qu'entre deux gorgées, des larmes se mettent à couler en silence. Et oui Juliette, le Père Noël pleure aussi, sauf que dans sa barbe c'est plus discret.

Je crois que le groom avait raison. En sortant j'irai finalement lui dire merci pour avoir réveillé le Père Noël solitaire qui dormait en moi.
Mais pour l'instant j'ai tellement envie de prolonger cette rencontre avec vous, Juliette.
Je vous propose un deuxième café que vous acceptez volontiers et je précise aussitôt : “ Avec de la glace comme dans Bleu, dans la scène du bistrot, rue Mouffetard, où vous commandez un café que vous verser sur deux boules vanille. Ça vous dit ? ” Vous acquiescez d'un sourire.
J'ai beaucoup aimé ce film sur le deuil. Vous êtes souvent filmée en gros plans ou en plans rapprochés. Cette proximité de la caméra avec votre visage m'a permis de ressentir en profondeur tout ce travail, toute votre sensibilité, toute votre émotion à fleur de peau. Je peux vous dire Juliette que j'étais avec vous dans cette histoire de deuil. Ce deuil qui arrivera si difficilement à la fin du film par un sourire à peine perceptible. Signe de victoire sur la douleur. Le passé a remonté la couverture sur le présent pour qu'il ne prenne pas froid. Votre investissement émotionnel si fort a fini par traverser l'écran . Moi je n'ai jamais pu faire le deuil de mes parents.

Jamais. Je crois que je ne le pourrai pas. Aujourd'hui ils sont toujours avec moi, ils ne me quittent pas, grâce à une noix de tonka que je porte toujours au fond de ma poche. Oui Juliette, une noix de tonka. Comme un chapelet, sauf qu'il y a qu'une perle. Son odeur maternelle, son touché si doux m'apaisent dans mes moments de doutes. Cela fera quarante ans que mon père est parti et ma mère bientôt trois, le 1er Avril 2019. Drôle de poisson d'Avril. Ils occupent tous les jours mes pensées, assis tous les deux sur le strapontin de mon cinéma permanent.
Comment faire le deuil d'une mère qui nous a faits et mis au monde quand on est sortis de son ventre comme d'un tube de dentifrice, tout mous et tout tièdes. Impossible de revenir en arrière. Comment peut-on faire le deuil de celle qui nous a propulsés vers la lumière après neuf mois dans l'obscurité de son utérus ? Je vais peut-être vous choquer Juliette, mais pour moi le mot, deuil, est devenu peu à peu, insidieusement, un mot capitaliste. Faire son deuil est devenu une douce injonction de ce monde moderne pour nous dire que quand on est dans la peine et la douleur il faut savoir en sortir le plus vite possible pour passer à autre chose. Pour avancer. Toujours avancer. C'est à dire en fin de compte de revenir sans plus tarder dans la chaîne de production. Autrefois on se signalait dans le deuil vis-à-vis de notre entourage familial, social, professionnel par un petit ruban noir épinglé au revers de notre veste et les morts étaient veillés dans leurs maisons. Les veillées funèbres nous rassemblaient autour des défunts, même les enfants y participaient. La mort on pouvait la toucher du doigt, lui caresser les cheveux, l'embrasser sur le front. Sa peau froide nous nous rappelait à sa réalité et que ce n'était pas en la cachant qu'elle disparaîtrait. La vie nous fait parfois des noeuds bien trop serrés qu'on ne pourra jamais défaire . Nous partons souvent avec des noeuds. C'est ainsi.
Vous aussi, Juliette, vous êtes maman de deux enfants et je pense que ces mots doivent vous parler. Vous avez perdu aussi votre papa que vous appeliez Bibi. Je ne sais pas quels étaient vos rapports avec lui ni comment vous avez vécu ce moment là, mais devinant votre grande sensibilité, je pense que cela a dû être très dur pour vous. Quand le mien est parti je me suis effondré et mes pensées ont été tout de suite pour ma mère. Elle allait devoir maintenant se débrouiller toute seule. Durant toute son enfance elle n'a pratiquement pas eu de scolarité normale en raison de son acuité auditive fortement réduite par des otites très douloureuses et récurrentes. Elle a eu d'énormes difficultés à suivre la classe. À cette époque là, en Algérie, la santé des élèves n'était pas la préoccupation première du corps enseignant français. Ma mère a donc quitté l'école très tôt, sans savoir ni

lire, ni écrire. Étant l'aînée des enfants , elle s'est retrouvée à l'âge de treize ans à faire des ménages chez les colons pour aider financièrement ses parents. Elle a connu mon père peu après la fin de la guerre. Il rentrait au pays après cinq ans de captivité dans les camps en Allemagne. Puis avec le temps les problèmes de surdité de ma mère se sont quelque peu arrangés. Mes parents se sont mariés en 1946. Elle avait 22 ans, toujours analphabète, et lui 28. Je n'ai jamais compris pourquoi il n'a jamais essayé de lui apprendre à lire et à écrire. Au moins les bases. Ou de l'inscrire à des cours particuliers pour qu'elle apprenne quelques rudiments d'orthographe et de grammaire afin qu'elle puisse remplir toute seule quelques papiers. Non. Il lui avait juste appris à signer son nom et un peu à compter pour les courses à l'épicerie. Ça suffisait. Ma mère devenue veuve devait maintenant affronter comme elle le pouvait toutes les tracasseries administratives plus ou moins importantes de la vie quotidienne. Elle qui n'avait jamais ouvert un livre de sa vie. Juste les catalogues pour les images. Bien sûr nous étions là, mes deux frères et ma soeur. Nous l'avons aidée autant que nous le pouvions. J'étais gêné quand je lisais en sa présence. Elle devait m'envier en silence. Alors j'ai décidé de ne plus lire quand elle était là, à côté de moi. Elle qui était si curieuse, si avide d'apprendre, se taisait dans sa cuisine. Mère au foyer, tel a été son rôle que la société patriarcale lui avait assigné. Faire des enfants, les élever, faire le ménage, le manger comme on disait. Même pas la maîtresse de la maison, juste une servante, voilà ce qu'elle était. Toujours à la disposition des autres sans rien dire, sans jamais s'autoriser un plaisir, un moment de détente pour elle-même. Les rares fois où la famille partait au bord de la mer, elle ne s'avançait dans l'eau que jusqu'au genoux pour ne pas mouiller sa robe. Je n'ai jamais vu ma mère en maillot de bain. Plus tard quand je partais au cinéma tout seul, elle ne me le disait pas, mais je sentais bien qu'elle aurait aimé m'accompagner. Mais mon père l'aurait mal pris. Aujourd'hui tout ce passé me saute à la figure. Je prends conscience de cette vie sacrifiée au nom de la famille et je me dis que si ma mère avait su lire et écrire sa vie aurait été très différente. Peut-être qu'elle aurait quitté ses parents pour voyager dans d'autres pays. Elle était curieuse de tout et se tenait toujours prête pour sortir, pour allez voir ailleurs. Peut-être qu'elle aurait travaillé dans une usine, ou alors qu'elle aurait été secrétaire dans un bureau d'une quelconque administration. Peut être qu'elle aurait été une artiste peintre, une sculpteuse, une poètesse, une écrivaine. Savoir lire et écrire marquent les débuts de la connaissance et de l'émancipation. Une multitude de questions taraude mon esprit. Peut-

être qu'elle aurait connu un autre homme que mon père et que je ne serais peut-être pas là en ce moment à écrire ces lignes ou alors je serais toujours son fils, mais différent, conçu par un autre géniteur. On a du mal à se concevoir autrement que ce que l'on est. Si mon père avait été un autre à quoi ressemberais-je, physiquement, intellectuellement ? Serais-je en train de me poser toutes ces questions ? Il m'arrive parfois de prononcer plusieurs fois le mot “Maman” à voix haute quand je suis seul dans ma cuisine ou plutôt, sa cuisine, pour entendre encore ce mot si beau résonner et remplir cet espace qu'elle a tant occupé. Je l'appelle comme si elle allait encore me répondre. Je veux m'entendre encore l'appeler. Je crois que l'espace ne fait jamais le deuil des corps. Les défunts occupent toujours leurs maisons très très longtemps.

Mamam ! Maman !

Je crois que le mot maman est le plus beau mot du dictionnaire.
Je peux le dire, ma mère a été la première femme de ma vie. Voilà bientôt deux ans qu'elle est partie et je ne passe pas une journée sans la pleurer. Le jour de son départ, ce putain de poisson d'avril 2019, je me suis dis tout bas dans ma maison du silence : Ça y est, je n'ai plus de parents. Je suis devenu orphelin à soixante cinq ans. Dans l'armoire de sa chambre il y a encore du linge qu'elle portait, des objets divers, quelques bijoux de pacotille dont j'ai du mal à me séparer. Ma mère aurait eu cinq enfants si elle n'avait pas perdu le premier au bout de quelques mois d'une méningite. Il y a parfois des arrivées dans la lumière quelque peu ratées, compliquées, dramatiques. Des moments qui marquent toute une vie. La maladie, l'abandon, le refus, l'accident, un rendez-vous foireux avec le destin. Venir au monde peut ressembler à un coup de dé, à un drôle de jeu, cruel, où le joueur parfois n'a pas voulu être joueur, qu'il l'a été malgré lui. Il voulait peut-être attendre encore un peu, retarder son arrivée sur le tapis vert de la vie. Mais quand on est qu'un embryon tout cela est impossible. Notre vie intra-utérine est-elle traversée par un semblant de conscience ?

Je pense à un passage de ma pièce, Petit a et Petit b :

“ Il faut augmenter le temps de gestation des femelles touristes. Neuf mois, c'est trop court. Il faut vieillir dedans et non plus dehors. Tout est là. Imaginez soixante-dix années dans l'utérus, bien au chaud, ce serait fantastique.../ De leur ventre, gonflé comme la capote d'une poussette,

sortiraient des petits vieillards, nouveau-nés, tout tremblants, bien flétris, comme des vieux pots de confitures que l'on remonte de la cave après des années. Ils n'auraient plus peur de devenir vieux puisqu'ils le seraient déjà. Ils n'auraient plus besoin de compter leurs cheveux blancs, leurs rides, le compte y serait depuis le départ, et surtout, ils n'éprouveraient plus le besoin de bronzer.../ Avec ma méthode, il n'y aurait plus de problème. En venant au monde à l'âge où généralement on le quitte, les p'tits vieux seraient débarrassés de toute angoisse existentielle. La terre serait une immense maison de retraite."(6)

Avec le confinement j'ai trouvé que ce texte tombait fort à propos.

Au fait, est-ce que l'âme est déjà dans le fœtus ? Quand se forme t-elle, quand arrive t-elle ? Est-elle en avance sur la naissance? Est-elle dès le départ déjà dans l'œuf avant que le poussin perce sa coquille ? Attend-elle l'ordre de Dieu pour descendre dans le coeur ou le cerveau des bébés ? Est-ce qu'il y aurait quelque part dans le ciel une fabrique d'âmes, un distributeur d'âmes ? Y aurait-il dès le départ, dès la conception du vivant, des bonnes et des mauvaises âmes ? Et si les âmes flottaient comme des flocons de neige pour fondre doucement sur le front des nouveau-nés ? Où se trouve l'âme ? Est-elle dans tout notre corps ?

Je ne sais pas si vous avez-vu ce film Juliette, Le locataire, où le personnage principal joué par Roman Polanski dit : *Un jour un homme a perdu son bras dans un accident. Il voulait le faire inhumer... mais les autorités ont refusé. Le bras a été au crématoire, et voilà. Je me demande si on lui a refusé de lui donner ses cendres. Dans ce cas de quel droit ?... À partir de quel moment précis n'importe quel individu s'arrête d'être ce qu'il croit être ? ...On me coupe un bras, je dis moi et mon bras. On me coupe l'autre bras, je dis moi et mes deux bras. On me retire mon estomac, mes reins, supposons que cela soit possible, je dis moi et mes intestins. Puis on me coupe ma tête, qu'est-ce que je dis, moi ma tête ou moi mon corps. De quel droit ma tête s'arroge t-elle le titre de moi ?*

Un homme greffé qui reçoit le cœur d'un autre garde t-il son âme intacte ? Est-ce que le cœur est une partie de l'âme ? Quand le cœur défaillant du patient est remplacé le temps de l'opération par un cœur artificiel pour assurer la circulation sanguine dans tout son corps où se trouve l'âme durant le temps de la transplantation ? Passe t-elle par la machine ?

Une fois le nouveau cœur installé dans la cage thoracique du patient, l'âme de ce dernier sera t-elle la sienne propre ou celle du donneur ? Ou un peu les deux ? Ou alors est-ce le cerveau qui serait l'unique dépositaire de l'âme ?

Si on pouvait greffer un cerveau, le receveur serait-il toujours lui même ou deviendrait-il l'autre, le donneur ?

Est-ce que l'âme se trouve entre le cœur et le cerveau ?

Est-ce que après notre mort nos âmes s'en vont dans le Cloud ?

Notre âme ne serait-elle pas le frémissement, le tout début d'un commencement d'un petit bonhomme de neige ?
Un petit bonhomme de neige au fin fond de nous même qui résiste le plus possible tout le long de notre vie pour ne pas fondre trop vite. Des fois je me dis que je le mettrais bien dans le frigo de ma maison du silence pour qu'il dure plus longtemps. Ou alors, pour qu'il se régénere et se refasse une santé, je l'emmenerais se plonger avec moi dans une tempête du *"Snowshow"* du clown russe Slava Polunine. Vous savez, ce clown poète génial qui trimballe son cirque onirique dans tous les plus grands théâtres du monde. Il crée des tempêtes de neige avec des flocons de papier. Comme des confettis. Dans une exaltation générale tous les spectateurs, adultes et enfants, se lèvent pour les attraper. C'est un moment unique de bonheur partagé dans l'émotion retrouvée de l'enfance. Ensuite, je rentrerai dans ma maison du silence avec mon p'tit bonhomme de neige au fond de moi, tous les deux revigorés, fortifiés, émus, heureux, avec dans mes poches des flocons de papier du *"Snowshow"*.
Et chose incroyable, Juliette, au moment où j'écris ces lignes un immense nuage formé de milliers et de milliers d'étourneaux passe au-dessus de mon toit. Est-ce dû au hasard, est-ce un message, un signe ? J'accours aussitôt, ouvre grand la fenêtre et suis pris de frissons. L'air vibre de tous ces milliers et milliers de battements d'ailes. On appelle ça une murmuration. Quel mot magnifique. Une murmuration. Je me dis que ça doit être l'âme des oiseaux qui murmure. Les voilà maintenant dans leur chorégraphie aérienne qui passent et repassent plusieurs fois si vite, si bas, si près de moi. J'ai l'impression qu'ils me lancent une invitation à les suivre un peu comme les mouettes de Marilyn dans sa salle de bain. Des larmes

se sont mises doucement à couler sur mes joues. J'aurais tant aimé voler avec eux, être comme eux, un étourneau parmi des milliers d'étourneaux et me fondre dans ce corps de ballet. Être au coeur des choses . Qui décide de ce rituel ? À quel ordre cette horlogerie animalière obéit-elle ? Je préfère parfois les questions aux réponses.

Je suis comme un oiseau migrateur
Ma route je la connais par coeur
Pas besoin de Google Map ou de GPS
Ma navigation s'est libérée de sa laisse

Je dois vous dire que ma mélancolie naturelle m'a toujours tenu un peu à l'écart du monde. Dans ma maison du silence.*“ ... je n'y peux rien, quand je vois des gens heureux autour de moi, ça me fout le cafard ...” (7)*
La seule compagnie qui me fait du bien est celle des femmes en général et plus particulièrement celles que j'ai aimées. Elles ont toujours été pour moi un mystère, ma quête, mon musée, mon cabinet de curiosités. Chaque jour passé auprès d'elles était un nouveau tableau. Aujourd'hui encore leur compagnie me tient toujours dans l'ineffable, dans la plus profonde exaltation, dans le désir du beau. Sans elles je serais comme une source tarie.
Je pense à Olga, une de mes anciennes amoureuses. Un visage au teint de mangue. La copie conforme de Claudia Cardinale. Je l'aimais comme un fou. Nous étions jeunes, nous étions beaux. Elle habitait dans une chambre de bonne à Paris boulevard Saint Germain mais se parfumait au Chanel 5. Elle faisait l'amour toujours en nuisette parce qu'elle ne voulait pas montrer ses seins. Même dans le noir. Elle avait honte de ses seins. Elle les trouvait trop gros. Mes yeux, mes mains, ma bouche avaient accès partout, sauf là. Nous n'avons jamais pu prendre une douche ensemble.
Une fois par semaine je l'attendais le soir à la sortie de son cours de dessins à Montparnasse pas loin de la tour. Dans son classeur il y avait des portraits de Louise Brooks qu'elle avait dessinés. C'était son actrice fétiche. Un jour je l'ai emmenée dans une de mes cantines asiatiques préférées, boulevard du Maine. Un tout petit restaurant cambodgien tenu par une famille qui avait fui les kmers rouges. On y mangeait très bien. Une cuisine simple mais authentique. Un soir, alors que nous étions penchés Olga et moi chacun sur notre soupe toute fumante dans des vapeurs de coriandre, le patron qui rentrait de sa journée de travail m'a reconnu et après avoir échangé quelques civilités, il parlait très bien le

français, je l'invitai à s'asseoir à notre table ce qu'il accepta bien volontiers. La journée semblait avoir été dure pour lui, il était aussi chauffeur de taxi, mais malgré la fatigue un sourire illuminait son visage. Quel beau visage. Un visage de paix qui avait vu pourtant beaucoup d'horreurs pendant la guerre dans son pays avec sa famille. Dans ses yeux je devinais des images terribles mais pas de haine ni de colère. Comme beaucoup d'autres cambodgiens il avait échappé aux Kmers rouges grâce aux boat-people. Sa voix était douce et monocorde entrecoupée de courtes pauses durant lesquelles je devinais presque imperceptiblement une montée de larmes. Durant ces silences il nous regardait en esquissant un léger sourire comme pour s'excuser d'avoir laisser paraître son émotion. Il est vrai que dans la culture asiatique on ne montre pas trop ses sentiments, la pudeur est de mise. Sous la table la main d'Olga serrait très fort la mienne. Nous nous trouvions, ce soir là tous les deux dans les confidences d'un homme chargé de beaucoup de peine et marqué par de multiples blessures mais qui faisait preuve d'une grande dignité et humilité. Aucun ressentiment, aucune agressivité, ne pointaient dans ses paroles. J'étais très touché par la confiance qu'il nous portait ; il voyait Olga pour la première fois. Son regard profond, brillant, nous touchait . L'écoute attentive et émue que nous lui portions nous avait plongés tous les trois dans une profonde communion. Rien ne pouvait nous distraire dans ce moment suspendu, ni les bruits du restaurant, ni ceux de la rue et j'ai eu envie de poser, là aussi, comme avec vous Juliette, une main amie sur l'épaule de cet homme mais je ne l'ai pas fait. Son visage quasi christique m'en a empêché. Il restera toujours dans ma mémoire comme une vieille carte de visite qu'on emporte avec soi, comme ça, pour garder une trace de ce moment et sur laquelle on retombe dessus en faisant un jour le tri dans les affaires de sa vie en la remettant machinalement dans son portefeuille. Dans le mien la carte d'identité de ma mère est toujours là . Sur le chemin du retour nous sommes restés silencieux Olga et moi. Pas un mot jusqu'à l'appartement. Uns fois dans la chambre nous nous sommes déshabillés, mis au lit, Olga toujours avec sa nuisette, et enlacés l'un contre l'autre en chien de fusil toute la nuit jusqu'au matin.

L'écriture *l'écrirature* décapent nos âmes jusqu'aux plus anciens de nos repentis . L'Art ne se suffit pas de l'instant il lui faut l'éternité.

Durant des années je n'ai pas vu votre visage, Juliette. Je pouvais passer devant mais je ne le voyais pas. Et pourquoi maintenant au moment où j'écris cette lettre votre visage me bouleverse tant ?

Nous sommes à la veille de Nöel et je viens d'apprendre la mort du grand violoniste Ivry Gitlis. Je l'ai rencontré grâce à ma prof de théâtre. Nous avons mangé ensemble chez elle des spaghettis à la vodka. Quel homme. Un flamboyant. Pas assez reconnu malgré son immense talent.

"Ecrire pour s'autoriser à vivre." Je crois que cette phrase que je viens d'entendre distraitement à la radio et dont j'ignore l'auteur résume bien le pourquoi de cette lettre . Je vous écris à tâtons, Juliette, dans l'obscurité de ma maison du silence et je découvre peu à peu les contours de ma vie. L'écriture est devenue ma canne blanche. Elle me tient perpendiculaire au sol.

Vous devez vous demander, Juliette, mais qui suis-je ? J'ai commis quelques pièces de théâtre, des poèmes, des aphorismes... Je ne fais pas partie de la doxa littéraire ni d'aucunes obédiences religieuses, mystiques, ésotériques, ni d'aucuns partis politiques. Je ne suis pas supporter du PSG ni de l'OM mais un peu arabo-andalou. Quand j'aurai un peu de temps je grimperai dans mon arbre généalogique pour vérifier cela. Sexuellement, je suis hétéro. La femme est la créature tout à fait en accointance avec ma libido. J'imagine que certains "cultureux" doivent me considérer comme un écrivain pour blagues de Carembars ou de papillottes pour lecteurs hypoglycémiques. Je leur dis, chiche ! Je me lance :

Il vaut mieux se trouver
devant une assiette de Picasso
que devant un assaut de pique-assiette
ou
Mangez-vous avant votre date de péremption
Sinon vous risquez de vous empoisonner la vie
ou
Premiers jours de l'hiver
Les escargots se recroquevillent
Dans leurs coquilles
Tout marche sur une béquille

J'aurais pu écrire aussi pour les chamallows mais ils ne sont pas emballés séparément dans du papier. Vous étiez très drôle dans cette pub en jeune fille un peu barrée qui nous parlait la bouche pleine de guimauves.

Ou alors plus gravement quand le spleen s'installe :

Écrire
Écrire...
Comme enlever une pierre à un mur
Attendre qu'il s'écroule
Et sentir son âme allégée
Devant le tas de gravas
Écrire...
Détruire...
Peut-être...

Je regarde les arbres par la fenêtre de mon bureau. Je reste longtemps à m'interroger. Ils ont traversé les saisons, les années, les décennies, parfois les siècles et ils sont toujours là. De toute leur force. Quel bel exemple de fidélité, n'est-ce pas ? Une fois j'ai rêvé qu'ils s'étaient arrachés à leur terre et étaient partis la nuit pour se réunir dans un tribunal au procés des humains. L'avocat général était un immense baobab. Dans ses bois de justice il a scellé notre sort. Son jugement a été irrévocable : nous allons bientôt mourir, de notre prétention, de notre orgueil, de notre aveuglement sur l'état de la planète. Notre Terre Mère nous envoie des signes de détresse et nous ne les voyons pas, trop occupés que nous sommes à courir après les chimères d'un bonheur artificiel.

Le peuplier de mon père est fier
comme un hallebardier
Il garde les portes du ciel
et tutoie même les anges
Un jour j'en ai vu un
perché sur sa pointe
était-ce vraiment un ange
ou un geai ?
Dieu seul le sait

Il y a des visages de femmes purs comme une eau de pluie, purs comme la rosée du matin. Ces visages, comme le vôtre, qu'on aimerait prendre avec une infinie délicatesse avec beaucoup de craintes entre nos mains. Mais on reste plantés, là, sur le parvis de ces visages, devant tant de mystères, tant de fragilités. *"Dieu fait son nid dans les visages.../...on voit de plus en plus de nids désertés, de visages vides. C'est normal. Quand l'absolu ne trouve plus à manger, il s'en va ailleurs, un peu plus loin. Il attend." (8)*

Frôler la beauté, ne pas la toucher, la frôler comme on frôle la mort, pas plus.

Nous commençons aujourd'hui notre quatrième semaine de confinement et à la nuit tombée comme d'habitude je vais saluer à l'ouest la bienveillante planète Vénus avec ce soir un petit bonus : La Super Lune. La lune rose. Rose parce que chaque année à cette période tous les cerisiers sont en fleurs et qu'elle sera à sa distance minimale de la terre. C'est un phénomène naturel appelé le Périgée. Profitons de ce moment inédit que nous traversons tous, Juliette, pour arrêter de regarder le bout de nos chaussures et de lever notre regard vers les étoiles. Il n'y a rien de plus apaisant que d'admirer la voûte céleste. Cette mécanique divine remet nos prétentions de terrien à l'endroit . Je connais votre engagement pour la planète et le partage entièrement avec vous. Vous avez déclaré sur une radio publique : *« A nous d'arrêter d'être spectateurs de la catastrophe, il faut être acteur. »* Je ne peux être que d'accord avec vous Juliette mais je constate que les populations les plus privilégiées circulent et voyagent beaucoup plus sur la terre, dans l'espace, que dans leurs têtes. Un ancien Président a dit : « la maison brûle et nous regardons ailleurs. » et aujourd'hui nous continuons encore à consommer du superflu qui tue tous les jours un peu plus notre Mère Nature. Nous sommes tous émus devant la mort des koalas dans les incendies en Australie, devant la disparition programmée des indiens suite aux déforestations mais nous continuons à vivre comme hier vers des lendemains que la société dite moderne nous a promis meilleurs. Cette crise sanitaire nous révèle, à nous, Ô pauvres humains, que nous sommes beaucoup dans l'émotion mais très peu dans l'action. Comme si s'émouvoir c'était se racheter de nos fautes. Qui est prêt aujourd'hui à modifier son train de vie, son cadre de vie, à reveiller son colibri pour soulager la planète ? Qui est prêt à se séparer de son S.U.V pour une voiture plus modeste et moins polluante ? Il est grand

temps de passer de consommateurs à consomm*acteurs*. Bravo ! Pour votre engagement pour la planète.

Maintenant si nous parlions de la nuit ? Cette boîte à bijoux que l'on trimballe à l'envers des jours pour s'en faire un chapelet d'étoiles que l'on égrène au bord du lit de notre solitude. J'adore la nuit. Dans son four cuisent lentement les jours à venir. Ils lèvent doucement comme dans la fournée du boulanger. Les jours sont faits la nuit, j'en suis sûr. La voûte céleste est un four à ciel ouvert et j'aimerais tant que chaque matin sente comme le bon pain.

Les hommes ont crucifié Jésus à l'endroit mais maintenant dans leurs grandes villes de lumières, pour fêter le jour de sa naissance, ils pendent des sangliers à l'envers. Assis sur leur cul, les chiens des rues attendent impatiemment de lécher les gouttes de sang de leurs frères cochons.

La mort de ma mère a complètement bouleversé ma vie, depuis j'essaie de me refaire lentement, très lentement, comme je peux. Je ne savais pas. Je ne l'imaginais pas. Je croyais qu'une Maman le ciel nous l'avait donnée pour toujours. Une Maman ça ne se reprend pas. Aujourd'hui ma vie est devenue un tas de feuilles mortes devant ma porte.
Je souris parfois quand je pense à elle. Des fois quand nous étions tous les deux dans la cuisine elle se mettait à danser. Elle avait un déhanché terrible, pas des hanches, mais du cou . Elle bougeait sa tête à droite ou à gauche tout en gardant ses épaules absolument immobiles. Cela faisait une étrange impression. Comme si sa tête n'était plus liée à son corps mais qu'elle glissait sur sa ligne d'épaule.
Je me souviens des fois quand elle montait en hiver chez moi à Paris après la mort de mon père. Nous étions bien tous les deux.

"Le souvenir inoubliable que je garde de cette période avec Maman fut une rencontre gastronomique dans un lieu simple mais authentique. Un petit boui-boui vietnamien, comme je les affectionne, et qui était en fait ma cantine. Le petit dragon. C'était son nom. Et petit, il l'était. Pour s'attabler à l'unique et longue table qui pouvait réunir une douzaine de personnes, pas plus, avec d'un côté une banquette murale et de l'autre des chaises, il fallait traverser une minuscule cuisine surpomblée d'étagères où s'entassaient faitouts, marmites, cocottes et poêles à frire qui tenaient dans

un équilibre plus que précaire par l'opération du Saint Esprit. Tout commençait là. Nos hôtes, Ham et Lucy s'affairaient, avec le sourire. Lui au fourneau, elle au service. Ils firent connaissance de Maman avec beaucoup de déférences pendant que sur le feu mijotait comme toujours et depuis la veille un bouillon dans lequel trempaient des os à moelle avec des queues de bœuf et des jarrets dans des parfums de clous de girofle, de badianes, de cannelle et de cardamone noire. Et ce n'était que le début du bonheur.
Une fois attablés je regardais Maman du coin de l'oeil. Elle inspectait d'un regard discret cet endroit insolite qui ne correspondait aucunement à l'image qu'on pouvait se faire d'un restaurant classique. Elle ne disait rien mais je ressentais dans son silence une joie intérieure intense et retenue qui me touchait profondément. Elle n'avait jamais connu ça avec Papa. Il était si casanier, affairé à sa terre et à ses arbres fruitiers. Elle, elle suivait.
Nous étions les premiers clients. Lucy arriva et nous servit deux soupes Pho encore toutes fumantes. Maman penchée sur son bol respirait religieusement les vapeurs de coriandre, de basilic thaï, de ciboule et de menthe. Nous étions à la messe, Maman se rapprochait des anges. Dès la première cuillère elle me dit doucement, presque gênée alors que nous étions seuls : « Qu'est-ce que c'est bon Marcellico ». Elle m'appelait toujours Marcellico. Pour elle, j'étais son Marcellico.
Alors j'ai prétexté une envie d'aller aux toilettes et assis sur l'abattant des WC j'ai pleuré doucement toutes mes larmes."(9)

Au fur et à mesure que j'avance dans l'écriture de cette lettre un flot de : *"Peut-être"* me submerge :

Peut être que...
Peut être que je n'ai pas le droit
Peut être que je vais déranger
Peut être que je vais être ridicule
Peut être que je vais le regretter
Peut être que je ne suis pas sûr de moi
Peut être que nous sommes des îles
Peut être que le silence c'est quand on n'ose pas
Peut être que je suis allé un peu loin
Peut être que plus loin c'est plus vrai
Peut être que tout s'en va dans un puits

Peut être que la fatigue c'est une salle d'attente
Peut être que nos coeurs sont des changements ferroviaires
Peut être que les quais de gares sont des fabriques de souvenirs
Peut être que nous sommes ces petites lanternes rouges à l'arrière des trains
Peut être que nos visages s'effaceront tout seuls
Peut être que l'aube nous ouvrira d'autres livres
Peut être que les mots retrouveront leurs mystères
Peut être que ce sera oui
Peut être que ce sera non
Peut être que c'est pas encore mon tour
Peut être que je suis en avance
Peut être que c'est pas si dur
Peut être que je me pose trop de questions
Peut être que j'ai peur
Peut être que j'ai pas envie
Peut-être que ...(10)

Nous sommes un peu de la même famille, Juliette, faits du même bois, de celui de notre enfance, de ce bois de buis dans lequel étaient fabriqués les œufs des couturières pour repriser les chaussettes. Je me dis parfois qu'à l'ère de la vitesse et du tout jetable notre œuf en bois de buis que nous avons su garder dans notre coeur vous et moi peut encore servir à repriser ce monde de plus en plus effiloché. Cette enfance que vous tenez encore par la main me touche et me traverse jusqu'au plus profond de mon être. Vous ne l'avez jamais quittée. Notre monde occidental actuel plongé dans le consumérisme à tout crin si pressé d'oublier l'essentiel de l'existence devrait au contraire apprendre à chaque individu à garder tout au long de sa vie la joie et la légèreté de l'enfance. Quand je lis des poèmes de Marina Tsvetaeva, cette femme qui vivait dans le feu, je pense alors à la braise qui est en vous, Juliette, comme celle de Marina. Une braise magnétique qui réchauffe et pénètre mon âme.
Un soir j'ai mis la télé. Il y avait un documentaire sur le tsunami au Japon en mars 2011. Une cabine téléphonique reliée à rien, a été mise à disposition pour les personnes ayant perdu des proches dans cette catastrophe. Elles rentraient dans la cabine prenaient le combiné en sachant que le fil était coupé, composaient l'ancien numéro du défunt et entamaient une conversation plus ou moins longue avec lui. L'expression de leurs visages, leurs attitudes, la tonalité, les modulations de leurs voix, les

silences qu'ils marquaient comme s'ils échangeaient réellement avec un interlocuteur, m'ont bouleversé. Ils raccrochaient et quittaient la cabine souvent les yeux rougis de larmes. Dehors, quelqu'un d'autre attendait son tour.
J'ai éteint la télé et suis resté longtemps assis sur ma chaise. Le temps que le calme revienne et s'installe en moi et que petit à petit je rentre de nouveau lentement dans ma maison du silence, pareil à un escargot qui rentre dans sa coquille à l'approche de l'hiver. Un silence d'église régnait en moi . Un silence de prière. La foi, oui, il faut vraiment avoir une foi terrible en la vie pour dépasser la mort. Une foi qui va bien au-delà d'un câble téléphonique coupé. Ces japonais dans cette cabine-parloir prolongeaient la vie de leurs défunts par les forces de l'esprit. Ils appellent çà, là-bas, le téléphone du vent. Ou le téléphone de l'au-delà.

Àprès ce long recueillement je me suis dirigé vers mon frigo-tabernacle et me suis servi un calice de Tavel.

Je suis un exilé. Nous sommes beaucoup des exilés sur cette planète Juliette. Pour ma part, je fuis comme je le peux cette réalité oppressante, cette modernité et cette technologie à tous crins qui veulent faire un bras de fer avec Dieu. “Réalité augmentée”, formule chimérique instillée insidieusement dans nos cerveaux par le monde moderne auréolé de sa technologie de plus en plus folle. Ma réalité me suffit amplement, avec ses joies et ses tristesses, ses bonheurs et ses malheurs. Pourquoi augmenterais-je ma réalité ? Quelle drôle d'idée. Pendant ce temps aux quatre coins de la planète des hommes, des femmes, des enfants, fuient la misère, les famines, les maladies, les guerres, les dictatures. Eux ce qu'ils veulent, c'est avant tout fuir toutes ces réalités infernales mais certainement pas les augmenter. La réalité n'est pas la même pour tout le monde. Méfions-nous de ces formules toutes faites concoctées par des concepteurs de modernité et ces faux-monnayeurs de l'âme.

Casques de réalité virtuelle. Quel bel oxymore mais aussi quelle blague. Si la réalité était acceptable aurait-on besoin de s'en inventer une autre, une virtuelle ? Toutes ces innovations technologiques sont des invitations à se vautrer dans le faux pour délaisser le vrai. Être sans être. À cet instant *Le cri* de d' Edvard Munch traverse mon cerveau comme un électrochoc.

Tout cela me donne envie de gueuler :

Dans mon frigo de ma maison du silence même la vache qui rit ne rit plus. Elle beugle sur le chemin qui va à l'abattoir.

La maison du silence. Nous en avons tous une, Juliette. Mais encore faut-il la trouver. Elle est là depuis notre naissance très bien cachée au fin fond de notre forêt intérieure. Il faut parfois des années et des fois toute une vie pour la découvrir et surtout y pénétrer. Elle attend nos premiers pas vers elle. Sa force est dans l'attente avec sa porte toujours ouverte. Pour y entrer il faut s'alléger de nos armures que la vie sociale, moderne et occidentale nous a fait endosser. Solitude , silence et prière, trois mots qui se tiennent par la main. Indissociables pour passer cette porte. Ils sont *le passe salutaire* pour pouvoir entrer dans notre maison du silence. L'écrivaine Jacqueline Kelen nous éclaire sur le sujet : *“ le sacré ou la sainteté ne sont pas l'apanage d'un lieu (église, temple, mosquée ou synagogue), ni d'une religion, ni de personnes consacrées (prêtres, lamas, etc.) et que la mission de l'homme sur la terre consiste à faire émerger, à faire fleurir ce sacré en tous lieux, , jusqu'à ce que la vie, le corps, le monde n'en soient plus dissociés. La solitude me paraît être ce puissant ferment, capable de faire lever un monde totalement nouveau. Il ne s'agira plus de fuir la ville pour faire retraite à la campagne ou dans un désert, pour se cacher dans un monastère ou un ashram, mais bien de porter dans la ville et en toutes contrées le silence que l'on a en soi et l'esprit de contemplation (11).”*

Quand je m'endors dans ma maison du silence il m'arrive parfois Juliette de vous voir en petite fille sauter à cloche-pied sur une marelle, habillée d'une robe coquelicot en papier crépon. J'adore le papier crépon, cette matière de notre enfance aussi douce et légère qu'une gymnopédie d'Erik Satie.
Et puis tout à coup vous disparaissez dans la case où il y a marqué : *Ciel*. Où êtes vous passée Juliette ? Je me réveille en sursaut. Que vous est-il arrivé ? C'est la première fois que vous tapez à la porte de mes rêves.
Il est tôt. Cinq heures du matin. Je me lève et je décide de me faire un bon chocolat chaud. On ne sait jamais, si la petite fille à la robe couleur coquelicot en crépon venait à sonner à l'interphone : “ Bonjour monsieur Marcel, c'est moi la petite Juliette. Je suis descendue par un trou du ciel de

ma marelle et j'adore le chocolat." Mais il n'y a personne qui sonne. Me voilà, le jour naissant, dans mon pyjama, bleu-nuit bien sûr, à chauffer, à touiller à la casserole dans les règles de l'art mon Banania de solitaire. Encore une fois un seul bol suffira.

Mais là, en ce moment, nous sommes tous les deux, Juliette, au Train Bleu à boire notre deuxième café et vous m'écoutez avec beaucoup d'attention.
J'ai lu votre livre *Portraits In-Eyes.* Vos portraits et autoportraits m'ont ébloui. Ils m'ont provoqué une émotion très intime, très profonde autant qur vos écrits. Vos lettres aux réalisateurs (trices) avec lesquels (elles) vous avez travaillé témoignent d'un compagnonnage attentif , profond, respectueux. Vos mots sont comme des étreintes dans le feu de la création, une urgence d'énergie à partager en Vie à Vie avec l'autre. Quant à votre graphie, son trait de plume est généreux, arrondi comme les arcs d' une église romane, aéré, volontaire. Elle dénote une forte présence à la vie, une trace sans équivoque sur la page blanche. Tout tourbillonne dans votre écriture. Elle respire la santé, l'énergie, la danse. Il y a comme un élan vers le haut. Une volonté d'élévation qui fouette l'espace. Je vois une petite fille qui veut s'envoler. La vie c'est comme la marelle, on y avance tout au long à cloche-pied pour enfin atteindre le ciel. Dans vos autoportraits il y a encore, encore et toujours cette enfance qui brûle dans vos yeux. Vous brûlez d'une urgence infinie, Juliette. Et puis comme par hasard, un signe peut-être, page 68, dans votre texte adressé à Anthony Minghella, je retombe sur la marelle : *" ... jouant à la marelle dans la nuit.../... j'ai grandi par sauts et bonds..."* Cette image est si juste et si évoquatrice ; je vous ressens comme ça, par sauts et par bonds. Comme une enfant. L'enfance... toujours l'enfance.

J'aurais tant aimé voir votre spectacle où vous dansez avec Akram Kham sur sa propre chorégraphie. Existe t-il une captation, un DVD de ce spectacle ?

Et puis il y a cette photo au début de votre livre page 7 .Votre visage avec une pointe de sourire qui m'invite à peindre avec vous. En tout cas c'est comme ça que je l'ai ressenti. Encore une fois je ne peux m'empêcher de penser à l'enfance, à votre enfance. Je m'imagine à vos côtés à quatre pattes avec des éponges scotchées aux genoux en train de peindre sur une grande toile au sol une super tempête de neige pareille à celle de Slava Polunin.

Traverserons-nous, Juliette, un jour cet ouragan de papier main dans la main comme deux enfants ?
Demain je téléphonerai au clown russe pour lui demander où et quand il déclenchera sa prochaine tempête. Je suis si impatient. En attendant pour me consoler, faute de mieux, je secoue à l'envers ma boule à neige dans ma maison du silence.

Les jours

Il y a des matins au goût amer
Où tout est à refaire
La vie sans dessus-dessous
Dans son lit ni dur ni mou
A du mal à dire bonjour
À nos S.O.S de secours
Dans ma tête les jours se font la courte échelle
Ils voudraient bien se faire la belle
Faire le mur comme des contrebandiers
Pour ne plus pointer sur le calendrier
Hier aujourd'hui demain ont fiché le camp
En faisant un pied de nez au néant
Dégradés comme déserteurs et insoumis
Ils finiront sur du papier jauni
Chaque jour est le palimpseste du suivant
Avant de mourir dans la gueule du temps.

Je ne sais pas pourquoi Juliette mais une image récurrente traverse souvent mon esprit. Je vous vois toujours en petite fille en train de peindre sous le regard amusé d'Erik Satie. Satie aimait beaucoup les enfants. Il les vouvoyait. En 1989 j'ai écrit et monté un spectacle sur le maître d'Arcueil. Ce spectacle avait pour titre, Ésotérik Satie, un jeu de mots de son contemporain Alphonse Allais. Et ésotérique il l'était. J'ai toujours nourri une passion pour cet homme si singulier, si drôle, si sensible, si à part dans le monde musical de son époque. Je crois que je dois cette passion pour ce personnage sans doute à la verticalité de sa personnalité et à sa grande solitude. J'aime beaucoup les loups solitaires.

Le monde numérique a commencé depuis longtemps à vouloir effacer nos âmes. Nous nous effaçons au monde petit à petit sans nous en rendre

compte. La dématérialisation généralisée a commencé son travail. Effacement des visages, des corps et des voix. Nos vies intimes et professionnelles se sont avatarisées sur nos écrans. Le DPI (**D**ot **P**er **I**nch) a remplacé le grain de peau. La très haute définition nous suffit. Le faux est devenu plus vrai que le vrai. Le sans contact a remplacé le contact. Les corps ne se touchent plus. Nos peaux pixellisées ne transpirent plus, nos poils ne se dressent plus sous les caresses d'une étreinte. Après l'amour au téléphone voilà maintenant l'orgasme par écrans interposés. Il nous a fallu un virus pour nous révéler à notre propre présence. L'utilisation de cette formule “ en présentiel ” de la part des dirigeants de ce monde révèle leurs turpitudes vis-à-vis de la vie même et le mépris du corps humain. Jusqu'à ce jour ils ont tout fait pour réduire la place de l'homme dans le milieu du travail parce qu'il coûtait trop cher, rentabilité oblige, et aujourd'hui pris par la panique ils se rappellent à sa présence. Ce que je crains, Juliette, c'est que les acteurs soient remplacés dans un futur plus ou moins proche par des hologrammes sur nos scènes de théâtre et nos écrans ou par des personnages d'animation en très très haute définition où le pixel remplacera le grain de notre peau et deviendra un illusoir refuge de notre âme. Je sens de plus en plus la pression que la technologie exerce sur nos vies. Elle arrive partout insidieusement, sournoisement, à s'immiscer dans nos habitudes, dans nos réflexes du quotidien. Peu à peu je la vois avancer masquée à coups d'avatars et de metavers. Son but est de nous défaire de nous-mêmes. De nous pousser à accepter son jeu qui consiste à nous enfermer dans un masque de réalité virtuelle et une fois installé dans ce train fantôme nous voilà prêts pour la *servitude volontaire.*

Ce que je crains le plus c'est que nous nous laissions glisser lentement dans une facilité molle qui nous conduirait à nous défaire de nous-même, c'est à dire de notre esprit et de notre âme. Que nous plions et remisions nos pensées, notre esprit critique, comme des vieux mouchoirs dans les tiroirs de la soumission et de l'oubli. Qu'une fois installés dans nos appartements *Ikéalisés* du sol au plafond nous vivions une vie sur catalogue. Que l'art, la création deviennent de simples produits de consommation recopiables à l'infini sur des cartes postales pour touristes.

Madame, Monsieur, le sourire de Mona Lisa est vendu chez Madame Pipi, au bout de couloir.

Et je vois déjà les marchands du temple qui se frottent les mains. Ces espions onctueux toujours habillés en noir, éclaireurs du pouvoir. Ils fabriquent l'ennui, le faux et le clinquant dans un monde où l'homme désincarné et déspiritualisé régnera bientôt partout. Ils veulent virtualiser la vie pour effacer la vraie. Je les connais. Je les ai pratiqués. J'ai peur de tout cela Juliette. Mais je sens en vous un esprit de résistance et de militante dans votre métier ainsi qu'un engagement sincère pour la défense des droits fondamentaux des hommes et des femmes dans le monde du travail.
La seule issue possible à toutes ces crises successives est la décroissance. Il faut que nos gouvernements et chacun d'entre nous, nous les occidentaux, acceptions de réduire notre zone de confort et que nous devenions poètes. Que les institutions comme l'éducation et la culture initient les surconsommateurs au voyage immobile à destination d'eux-mêmes. Je pense à Christian Bobin et à sa façon contemplative : qu'il a d'habiter le monde. *“ Ils sont partout sauf en eux, ces gens qui font le tour du monde. Le plus long voyage que j'ai fait, c'était dans les yeux d'un chat. Les bêtes sont des anges. Leur silence est proche de celui des livres(12).”* Je n'entends jamais le mot poésie dans la bouche des hommes politiques de tous les pays occidentaux. Envisager la vie poétiquement serait à leurs yeux un suicide économique. Mais le vrai suicide c'est leur aveuglement devant la dégradation accélérée de la planète. À quoi servira de sauver l'économie quand notre planète ne sera plus vivable. J'ai vu, Voyage à Yoshino, et cela m'a fait penser qu'il y a très peu de chances pour que les générations à venir voient un jour la plante nommée “ Vision” que ne pousse que tous les 997 ans.

Tous vos combats que vous menez sont aussi les miens, Juliette, à ma façon : j'écris, je monte des spectacles, j'interviens bénévolement via l'association, Lire et faire lire, dans les écoles primaires pour développer le goût de la lecture chez les enfants. J'ai fondé chez moi en 1992 un petit théâtre rural, Le Canard en Bois, où je reçois de nombreux artistes militants et si un jour vous êtes d'accord pour venir faire une lecture de poèmes, en solo ou à deux, je suis preneur. Des poèmes de Michaux peut-être. Je pense à une de ses phrases : *“ J'écris pour me parcourir.”* et moi dans ma bataille intérieure je monte au front pour mordre le réel jusqu'à l'os.

Verdun 1916. Mon grand-père paternel a été touché par un éclat d'obus sur le côté droit de son nez. Une cicatrice qu'il gardera toute sa vie. Je me dis que ce jours-là, à quelques centimètres prés, un éclat d'obus plus gros aurait pu le défigurer et en faire une gueule cassée ou alors l'emporter définitivement. Allez hop ! Tombé pour la patrie au champ d'horreur.
Mais le destin a choisit de préserver mon grand-père. Sinon je ne serais pas de ce monde. Être de ce monde ou pas tient parfois à si peu de choses. Un éclat d'obus... une balle perdue...

Quand nos pensées s'épuisent et finissent par s'embourber dans le réel il est alors temps de convoquer la poésie. Encore elle. Toujours elle. Car elle seule peut soulever le poids des choses et regarder le dessous des pierres. Elle seule ose se promener avec une laisse sans le chien au bout. Elle seule peut briser nos chaînes intérieures et poser sa main amie sur notre épaule pour nous dire doucement au creux de l'oreille que la légèreté c'est déjà un peu la liberté.
La poésie est partout, elle nous entoure, elle est invisible. Là est sa force. C'est elle qui met des guirlandes à nos vies à nos destins à condition que nous la laissions décorer notre sapin intérieur. Du premier jusqu'à notre dernier jour elle est là, tout prés de nous. En nous. Dans ce vacarme infernal de ce monde déboussolé devenu fou, à nous de l'entendre et de lui ouvrir notre porte. La poésie c'est :

Le doux clapotis que fait la langue de mon chat quand il boit

Qu'elle soit contemplative, revendicative, amoureuse, sensuelle, érotique, la poésie écoute dans le fin fond du silence les bruits du monde.
Elle passe tout son temps en CP à l'école de la vie. Heureux celui qui a su garder dans ses poches les *légos* de son enfance.

Pour moi la poésie c'est aussi une manière de se tenir face au monde, de le regarder, de le sentir, de le vivre, de le dire, de le défaire pour mieux le refaire comme, justement, un jeu de *Légos* . Bien avant les mots, les rimes, la poésie a pris place dans le coeur des choses par des chemins buissonniers avec l'errance pour seule consigne. Mais pour cela il faut accepter de se dévêtir des habits noirs de nos certitudes. Si un beau matin devant notre miroir nous devenons certains de notre image avec la narcissique satisfaction de notre reflet, alors brisons notre portrait et

barbouillons notre visage avec la plus profonde innocence la même que l'on trouve chez les chiens. Seule condition pour voir poindre un bourgeon de poésie. Seule planche de salut pour devenir, peut-être un jour, un apprenti poète. Sinon embauchons-nous comme comptables dans l'industrie du plastique.

Je sens en vous, Juliette, une passion pour la poésie. J'ai écouté une archive sonore sur France Inter où vous lisiez un poème, Clown, d'Henri Michaux. Je ne connaissais pas ce magnifique poème. Cet arrachement, ce recentrage à soi-même, cette introspection, après un long voyage en solo dans notre *espace du dedans* pour arriver à se poser enfin l'unique question, qui suis-je ? m'ont complètement retourné. Et je dois vous dire également que votre talent de lectrice y a contribué. Vous avez lu ce poème comme une prière. Très investie, tout entière dans cette quête, dans ce chamboulement de soi qui nous arrive parfois à certains d'entre nous un jour dans notre vie , dans ce besoin de larguer les amarres pour faire le point loin de tout. Je me suis aussitôt procuré le texte dans la collection *Poésie / Gallimard* et au fil des pages je tombe sur un autre magnifique poème Agir, je viens. Je l'ai lu et relu et je me suis dis qu'un jour, peut-être, si la vie veut bien nous organiser une rencontre je vous le lirai . J'aimerais tant vous le lire.

Un matin gris de novembre je me suis rendu et posté dans votre rue devant votre immeuble. Je suis resté longtemps sur ce trottoir avec peu de chances de vous voir sortir. Étiez-vous à Paris ce jour-là, ou peut-être en tournage en province ou à l'étranger ? Je n'en savais rien. Je me disais que c'était là où vous habitiez et là aussi où vous deviez peindre. Je respirais l'air de votre quartier et cela me suffisait. Il était important pour moi d'être tout près de chez vous et d'une certaine façon de me rapprocher de vous sans vous importuner tout en gardant de la distance. Cette fameuse distance dont parle Marilyn plus haut dans mon dialogue imaginaire avec elle. Parce que, comme je vous l'ai dit aussi, je ne suis pas un fan. Je tournais le dos à une bijouterie avec plein de montres anciennes dans la vitrine. Je réalisais alors que le temps qui tournait avec toutes ces aiguilles dans mon dos était en train de me transformer en guetteur solitaire transi

de froid sur ce bout de trottoir parisien. Alors faute de mieux, je me suis serré très très fort dans mes bras et suis rentré dans le bistrot rouge et bleu d'à côté. Les mains autour de ma tasse de café, je me réchauffais en pensant à vous. Où étiez-vous ? Peut-être alliez-vous surgir dans la salle coiffée d'une chapka, chercher une place et finir par vous asseoir à une table un peu en retrait à l'abri des regards. Oserai-je alors vous aborder ? Dehors tout sentait encore un peu la Toussaint.

Voilà maintenant l'automne et toutes nos questions en attente de réponses. Comme avec les graines une fois semées. Alors la terre passera son examen d'hiver puis le printemps délivrera les bourgeons de nos incertitudes. Quant à l'été, lui, il vendra dans une totale insouciance avec des rêves exotiques dans les guides de voyages.

J'ai caressé doucement la noix de tonka au fond de ma poche. Son contact me rassure. Maintenant mes doigts vont sentir un peu la vanille. La même odeur quand j'embrassais le cou de Maman. La noix de tonka est un peu ma madeleine à moi.

L'oubli c'est de l'eau qui s'en va en tourbillonnant dans le siphon d'un lavabo. C'est du temps qui fuit goutte à goutte par une fissure de notre mémoire.

Cette rencontre avec vous au Train Bleu a été pour moi une expérience unique, Juliette. J'ai vu la russie qui dansait dans vos yeux et j'ai pensé encore à Marina Tsvetaeva, enfant, en train d'embrasser un arbre dans la cour de son école. Tous les poètes aiment les arbres. Je vous ai imaginé en train de courir dans la neige avec des loups. Vous êtes une fille de la Taïga, Juliette. Je vous sens plus de l'Est que de l'Ouest. Les origines polonaises de votre maman doivent y être pour quelque chose. Il y a un énorme mystère dans votre regard et je ne veux surtout pas le percer. J'aimerais tant retenir ce moment unique pour le garder au fond de moi tel un objet précieux au fond de ma poche avec ma noix de Tonka.
Je sens venir la fin de notre entretien avec cette question qui me taraude, nous reverrons nous ? Et Je pense à cet instant précis aux bonhommes volants de Folon qui finissaient par se perdre dans la nuit dans un générique de fin très mélancolique d' Antenne 2 des années 80. J'aimais ces fins de programmes en douceur, comme ici et maintenant avec vous,

Juliette. Je vais bientôt prendre mon train de retour pour la Drôme mais j'aimerais avant de partir vous donner deux petites choses :

- Tenez, voilà.

Vous ouvrez une petite enveloppe et faites rouler son contenu au creux de votre main :

- Une noix de Tonka ?

- Oui.

- Elle sent très bon. Un peu comme la vanille.

- Je la vois très bien en pendentif autour de votre cou. Il sentira bon comme celui de ma maman.

Vous restez muette et émue, puis :

- Un parfum à la noix de tonka c'est très original. Oui, je la mettrai à mon cou. Promis. Le parfum est aussi une façon de s'aimer un peu soi-même et d'embaumer l'intimité du présent. C'est très important de s'aimer soi-même quand on ne croit plus être aimé des autres. Il n'y a que nous qui pouvons nous sauver du manque d'amour qui nous a rongé dans toute notre enfance et qui parfois nous ronge encore.

- Faire l'actrice c'était peut-être réparer un peu votre passé.

- C'était une deuxième naissance. Une autre vie m'attendait. Mais dans cette vie là, aujourd'hui, c'est moi qui décide.

Je vous tends une deuxième enveloppe.

- Une boite d'allumettes ?

Vous ouvrez et après quelques secondes :

- Des confettis... *(Temps)* tout blancs.

- Des flocons de neige en papier

- Des flocons de papier ?

- Oui. Je les ai récupérés après le dernier Snowshow de Slava Polunine. Ils sont pour vous Juliette. Les rêves et la neige ne fondent jamais complètement. Il en reste toujours un peu collés au fond de notre mémoire. Comme des confettis sur le sol après la fête. Il faut juste secouer de temps en temps notre boule à neige pour que tout recommence à danser. J'aimerais tant vous emmener dans ma boule à neige comme dans une tempête de Slava Polunine. Viendrez-vous un jour avec moi dans une tempête de Slava, Juliette. Me tiendrez-vous la main ?

- Oui, on se tiendra par la main au milieu de la tempête, Marcel. Il n'y aura plus rien, plus personne, que nous. Une tempête juste pour nous deux Marcel, juste pour nous perdre, pour tout recommencer.

-Et nous nous sentirons pousser des ailes. Les vôtres en crépon, les miennes en carton.
- Et on s'envolera.
- Oui on s'envolera comme les personnages de Folon.
- Il y aura aussi Erik Satie.
- Bien sûr. Je l'entends déjà : *"J'erre, je plane et rien ne m'atteint...* passons *la porte héroïque du ciel."* Même avec son parapluie, il sait voler lui aussi.
- Comme Mary Poppins ?
- Oui. Comme vous, elle est arrivée par le vent d'Est.

Finir cette lettre me coûte beaucoup. C'est comme si je vous quittais pour de vrai dans ce salon du Train Bleu pour prendre un vrai train vers le sud avec cette question : vous verrai-je un jour, proche ou lointain, vraiment pour de vrai, Juliette ?

Depuis ma maison du silence, avec ma plus profonde et respectueuse considération.

Marcel Moratal

Marcel Moratal
484 chemin de la Condamine
26510 Montréal-les-Sources
Email : moratal.marcel@orange.fr
Tél : 06 71 97 26 40

Notes :

(1) Arthur Miller
(2) Moma. Muséum d'Art Moderne de New-York
(3) Anouk Grinberg. Dans le cerveau des comédiens. Éditions Odile Jacob, 2021
(4) Anouk Grinberg. Dans le cerveau des comédiens. Éditions Odile Jacob, 2021
(5) Annie Lebrun. Du trop de réalité. Éditions Stock, 2000
(6,7) Marcel Moratal. Petit a et Petit b. Éditions L'Harmattan, 2000
(8) Christian Bobin. La nuit du coeur. Éditions Gallimard, 2018
(9,10) Marcel Moratal. Réflexions à quatre pattes et tout en noir et blanc. ÉditionsDouro, 2021
(11) Jacqueline Kelen. L'esprit de solitude. Éditions Albin Michel, 2005
(12) Christian Bobin. Un bruit de balançoire (Éditions L'iconoclaste /Gallimard, 2017